

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Alexandre Le
Grand**

Dominique Joly

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DOMINIQUE
JOLY

FRANTZ
DUCHAZEAU

CONTES ET RÉCITS

ALEXANDRE LE GRAND



Darius



Bucephale



Philippe



Nathan

Conte et Légendes de tous pays

Contes et Récits

Alexandre le Grand

**Par
Dominique Joly**

***Illustrations : Frantz Duchazeau
Éditeur : Nathan
ISBN : 209-250468-1***



I

ROI À VINGT ANS

Cette grande fête aurait pu être magnifique : elle avait en tout cas si bien commencé...

En ce jour d'automne de l'année 336, à Pella, capitale du royaume de Macédoine(1), les noces princières battaient leur plein. À l'occasion du mariage de sa fille Cléopâtre avec le prince Alexandros, le roi Philippe avait fait les choses en grand et jamais dans la ville n'avait flotté un tel air d'allégresse.

— Hourra ! Hourra ! Vive la princesse et son prince ! criait la foule au passage du long cortège de nobles, de conseillers de la cour et d'invités de marque qui se dirigeaient en devisant gaiement vers la salle du festin.

Dans l'immense salle du trône décorée pour l'occasion de feuillages et de guirlandes de fleurs, les tables basses croulaient sous les victuailles. Les fruits mûris par le soleil d'été formaient de gigantesques pyramides. Et dans un joyeux désordre, les convives commençaient à prendre place en s'allongeant sur les banquettes moelleuses.

Déjà les serviteurs puisaient dans les cratères(2) ventrus le vin mélangé à de l'eau pour en offrir aux jeunes époux.

— Que le vin coule à flots en l'honneur de nos mariés ! ordonna alors d'une voix forte le roi de Macédoine, qui s'était levé pour tendre sa coupe vers l'assemblée bruyante.

Le silence se fit aussitôt. Debout, drapé dans sa toge blanche bordée d'or, Philippe forçait le respect. Ses invités s'étaient figés pour l'écouter. Ils vénéraient ce chef puissant qui avait su élever le royaume au rang des plus grands. Leurs regards exprimaient toute l'admiration qu'ils vouaient à l'immense guerrier. Son œil vide et son épaule démise ne disaient-elles pas l'extrême violence des combats qu'il avait

dû livrer pour soumettre ses ennemis(3) ?

— Gloire au royaume de Macédoine, élu des dieux et promis à un destin exceptionnel ! Demain, c'est vers l'orient qu'il regardera, prophétisa le roi.

Tous comprenaient le sens caché de cette prédiction. Philippe préparait depuis des mois le plus audacieux coup de force de sa vie : l'assaut du plus vaste et du plus riche territoire d'Asie, l'Empire perse(4). Déjà ses premiers soldats y avaient débarqué...

— Mais l'heure est aux réjouissances ! lança-t-il en se tournant vers les mariés. Alors, célébrons ceux qui nous ont ici réunis en ce grand jour : Cléopâtre et Alexandros !

Philippe se tut. Un jeune homme venait de faire son entrée et un grand frémissement avait parcouru l'assemblée. Tous les regards étaient à présent braqués sur lui. Des cheveux d'or tombant en pluie sur une somptueuse tunique de fête, une carrure puissante et des yeux vairons(5) qui lui donnaient un regard doux et étrange : sa beauté était fascinante.

Le brouhaha s'amplifia. Beaucoup s'interrogeaient : « Est-ce lui, ce prince de vingt ans dont on parle tant, héritier du trône et doué de tous les talents ? »

Alexandre, frère de Cléopâtre, venait de voler la vedette à son père : le contraste avec l'homme borgne et démantibulé était saisissant !

Imperturbable et plein d'assurance, le prince, accompagné d'Héphestion, son ami de toujours, traversa la salle pour rejoindre les hôtes de marque. Arrivé près de Cléopâtre, il l'étreignit avec tendresse et lui chuchota à l'oreille :

— On raconte que tu es la plus éblouissante des mariées. Pour moi, tu restes la plus douce des sœurs !

La jeune fille sourit, se détacha de lui et le laissa prendre place aux côtés de son père, qui le couvait d'un regard bienveillant. Il était si fier de ce fils appelé à lui succéder ! Puis, Alexandre, avec aisance, se mêla rapidement aux conversations. Mais celles-ci furent peu à peu couvertes par le son des cithares et des cymbales. Place aux danseurs et aux musiciens !

Le vin coulait à flots, les coupes se vidaient et les rires fusaient. Les invités, tout à leur joie, piochaient dans les plats avec gourmandise et applaudissaient à tout rompre la belle danseuse qui se déhanchait au rythme des tambourins.

À l'autre bout de la salle, les bavardages allaient bon train. L'entrée d'Alexandre avait délié les langues et attisé l'excitation de ses admiratrices.

— C'est un cavalier exceptionnel ! racontait Eurydice, une jeune noble de la cour. J'étais là quand il a dompté le fameux Bucéphale, le

cheval dont il ne se sépare jamais. Cela s'est passé il y a environ huit ans et je m'en souviens comme si c'était hier !

La jeune fille savait bien que ses mots avaient piqué la curiosité de ses voisines. Vite, elles se resserrèrent autour d'elle et insistèrent pour qu'elle continuât son récit.

— C'était un jeune cheval qu'on venait d'amener au roi Philippe, enchaîna aussitôt Eurydice. Il était si fougueux que ni le roi, ni personne parmi les nobles et les écuyers n'arrivaient à l'enfourcher...

— Précise que le roi, à bout de patience, donna l'ordre de l'emmener ! intervint brutalement une jeune fille.

— Permets-moi de continuer, Pénélope ! Pourquoi faut-il qu'à chaque fois que l'on parle d'Alexandre, ma sœur me coupe grossièrement la parole ?

Pénélope lui lança un regard noir et la laissa parler.

— Alexandre, qui assistait à la scène, eut l'audace de dire à son père, du haut de ses douze ans, qu'il avait tort. Le roi amusé lui demanda s'il saurait mieux faire. Et il accepta que son fils essaie le cheval... au grand effroi de toute l'assistance !

— Quel casse-cou ce roi ! Enfin... tel père, tel fils ! lança la jeune Artémis, toujours prête à faire des commentaires.

— Cet après-midi-là, le soleil était écrasant, poursuivit Eurydice en faisant mine de n'avoir rien entendu. Alexandre, plein de bon sens, s'était aperçu que le cheval prenait peur à chaque fois qu'il voyait son ombre se déplacer devant lui. De sa main d'enfant, il le caressa puis le fit pivoter pour le placer face au soleil.

— Pas si bête, le petit prince ! souligna malicieusement Artémis.

— Alexandre prit son élan et enfourcha le cheval en un éclair. Aussitôt, celui-ci fit une ruade magistrale. Tout le monde, même Philippe, retenait sa respiration...

Eurydice marqua un temps d'arrêt pour faire durer le suspense.

— Et alors, il est tombé ? interrogea l'une des jeunes nobles qui l'entourait.

— Pas du tout ! Quand il sentit qu'il avait sa monture bien en main, il frappa avec ses talons les flancs du cheval qui partit au triple galop. Dans un nuage de poussière, Bucéphale fit voler les cailloux et détala. C'était sûr, Alexandre allait se casser le cou ou se retrouver écrasé sous le poids de l'animal : on supplia Philippe d'intervenir !

— Et il est parti à sa poursuite ? demanda Artémis, enfin prise par le récit.

— Il n'en a pas eu le temps ! Déjà Alexandre revenait, triomphant, à bride abattue, salué par l'assistance soulagée. Le cheval était fumant et, aussi incroyable que cela puisse paraître, il était bel et bien dompté ! Philippe, ému jusqu'aux larmes, serra son fils dans ses bras en déclarant que celui-ci devrait bientôt conquérir un autre royaume,

car la Macédoine serait trop étroite pour lui. Alexandre ne comprit pas bien le sens de cette phrase. Ce qui comptait pour lui, et cela il l'avait compris, c'était Bucéphale qu'il venait de gagner !

À cet instant, les jeunes filles ne purent s'empêcher de tourner la tête vers Alexandre. Il était en train de rire à gorge déployée, une coupe à la main. N'était-il pas plus beau et plus grand que jamais ?

Pénélope avait du mal à cacher son trouble. Ces souvenirs ravivaient l'époque heureuse où le jeune prince lui souriait avec tendresse et prenait sa main pour courir avec elle dans les couloirs du palais, jusqu'à en perdre haleine : son cœur battait alors si fort pour lui !

— Il y a mieux encore..., dit-elle en se ressaisissant. C'est maintenant un grand chef de guerre et ses soldats sont prêts à le suivre n'importe où !

— Comme Philippe ! lança Eurydice, agacée de ne plus être le point de mire.

— Non, il lui est supérieur ! rétorqua Pénélope avec vigueur. Et depuis bien longtemps, il en a donné la preuve ! Il faut voir avec quelle autorité il fait la loi sur les champs de bataille. Il y a deux ans, à Chéronée, il chargea à la tête de la cavalerie, remporta victoire sur victoire, et écrasa les Grecs qui en tremblent encore !

Pendant cette conversation, le temps avait passé à toute vitesse et les jeunes filles ne s'étaient pas aperçues que les autres convives avaient commencé à quitter le banquet. Un vieux serviteur les rappela à la réalité :

— Eh bien, jolies demoiselles, courez vite rejoindre le cortège ! Il vient de se mettre en marche vers le théâtre. La fête est loin d'être finie !

Les jeunes filles ne se le firent pas dire deux fois. Elles relevèrent le bas de leurs longues tuniques et se précipitèrent vers la cour d'honneur, où les invités réajustaient à la hâte leurs vêtements et leurs coiffures. Au passage, Pénélope frôla un homme caché dans un recoin, à l'ombre. Elle reconnut un garde du corps qui se tenait, quelques instants plus tôt, aux côtés du roi Philippe. Il lançait des regards furtifs et inquiets à la ronde. Pressentait-il un danger ?

Sous le soleil doré de cette fin d'après-midi, la procession s'ébranla avec une grande solennité. En tête, marchaient des porteurs qui tenaient à bout de bras les statues des douze dieux de l'Olympe. Derrière elles, avançait, majestueux, le roi Philippe, la tête coiffée d'une couronne d'or. Suivaient le jeune marié Alexandros et le bel Alexandre, qui affichaient maintenant un air grave. À distance, des femmes entouraient la jolie Cléopâtre.

— Le roi ! Le roi ! Le roi ! scandaient avec impatience les habitants

de Pella, massés depuis un long moment dans le théâtre en pierre.

— Vive le roi, vive les mariés ! crièrent-ils, fous d'excitation, au moment où le cortège faisait son entrée.

La lumière était encore forte et le peuple avait du mal à identifier les personnalités qui s'approchaient à contre-jour vers les premiers rangs. Les questions et les commentaires fusaient :

— Est-ce le général Parménion ou Philotas ?

— Là-bas, regardez, c'est Alexandre !

— Mais non, pauvres nigauds, c'est Alexandros !

— Impossible, il serait accompagné de Cléopâtre !

Quand, sur l'estrade en bois, les acteurs mirent leurs masques de comédie aux traits grotesques, une gigantesque explosion de rire jaillit du théâtre tout entier. L'excitation était à son comble et l'ambiance promettait d'être animée !

Philippe, seul, reconnaissable à sa toge immaculée et à sa couronne d'or, se dirigea lentement vers le centre de la scène.

— Citoyens de Pella, je vous salue ! s'écria-t-il en levant les bras vers la foule, qui répondit par un tonnerre d'acclamations. Ce soir, en l'honneur de nos mariés, je vous ai conviés ici pour...

Il n'eut pas le temps de continuer. L'un de ses gardes du corps, présents sur la scène, venait de se jeter violemment sur lui. L'agresseur dégaina avec rage un poignard qu'il enfonça dans les plis de la toge royale. Cet homme n'était autre que le garde aperçu un peu plus tôt par Pénélope dans un recoin de la cour d'honneur : un dénommé Pausanias.

D'un seul bond, toute l'assistance se leva pour observer, stupéfaite, ce qui se passait sous ses yeux.

Sur la scène, c'était l'effolement. Dans une gigantesque bousculade, gardes du corps et invités se ruèrent vers Philippe pour lui prêter secours, pendant que d'autres se lançaient à la poursuite de Pausanias qui fuyait.

— Un médecin, vite, il faut un médecin sur-le-champ ! ordonna Alexandre qui surgit sur la scène, après avoir joué des coudes pour s'approcher de son père. Rattrapez-le ! Rattrapez ce traître ! lança-t-il aussitôt après. Il nous le faut mort ou vif !

Comme un général en pleine action, avec un grand sang-froid, il donna des ordres brefs et précis, éloigna les curieux et calma ceux qui étaient prêts à céder à la panique.

— Là-bas ! Là-bas ! cria un garde qui avait suivi des yeux Pausanias.

Dans le jardin près du théâtre, le meurtrier trébucha et tomba : les gardes mirent peu de temps à le rattraper et à l'encercler. Sans hésitation et sans aucune pitié, ils brandirent leurs lances et le transpercèrent de multiples coups.

Les spectateurs étaient saisis d'effroi. Des femmes hurlaient, se prenaient la tête entre les mains ou se précipitaient vers la sortie. Des hommes couraient, escaladaient les gradins pour prêter main-forte ou satisfaire leur curiosité.

— Est-ce bien le roi qui vient d'être frappé ? demandait-on de toute part.

Au centre de la scène, Cléopâtre et Alexandre étaient agenouillés auprès du corps inanimé de Philippe.

Au bout d'un certain temps, la jeune mariée, secouée de sanglots, rabattit sur le visage de son père un pan de la toge royale et se releva avec difficulté. Alexandre, les yeux vides, resta longtemps immobile et silencieux.

— C'est signé Olympias(6) ! lança un homme dans la foule. Tout le monde sait que cette maudite femme préparait un mauvais coup. Elle voue une telle haine à son mari !

— Mais non, c'est Darius, le roi perse, et il a payé cet homme pour assassiner Philippe. C'est tout vu ! rétorqua un autre.

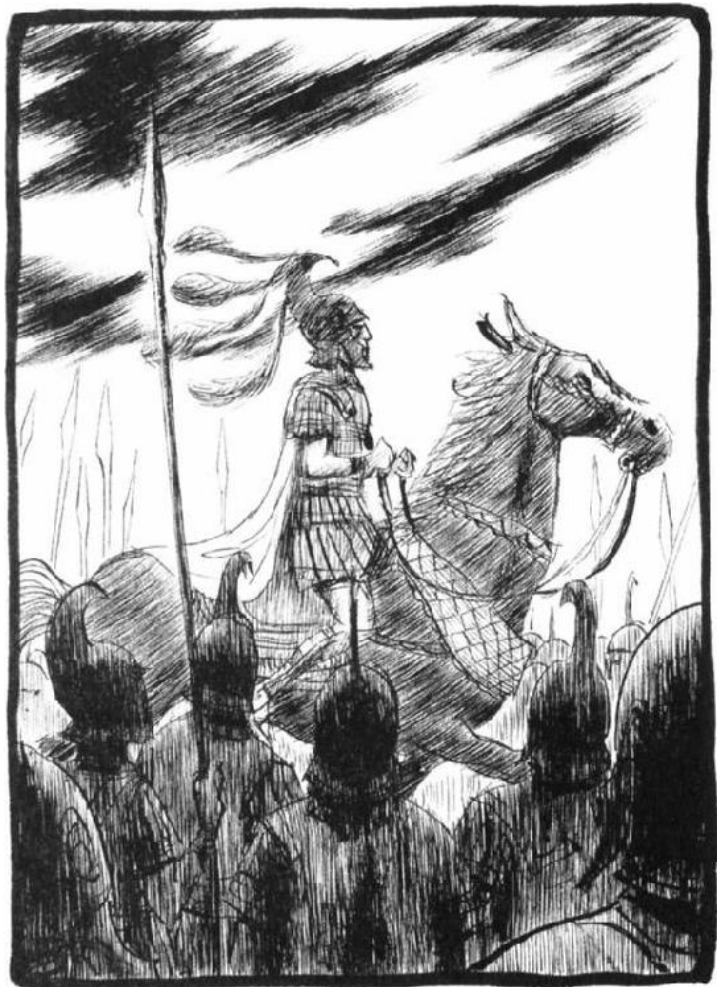
À cet instant, Alexandre se redressa lentement. Avec un regard dur et profondément triste, il prononça ces quelques mots :

— Père, les coups de ton meurtrier font de moi ton successeur. Je jure ici même que tu seras vengé et mieux encore, j'irai là où tu as décidé d'aller. Et je ne relèverai la tête que lorsque tout sera accompli.

Il fit quelques pas et leva les yeux vers l'horizon rougi par le soleil couchant. En cet après-midi fatal, il était devenu roi. Il n'avait pas encore vingt ans.

Non loin de là se tenait Pénélope, en larmes. Elle regardait son beau prince s'éloigner, porté par son nouveau destin. Elle savait qu'elle venait de le perdre pour toujours.





II

EN AVANT, MARCHÉ !

— **E**NCORE une guerre qui nous lance sur les routes... Celle-là, je ne sais pas ce qu'elle nous réserve, mais ça ne me dit rien qui vaille ! marmonnait un vieux soldat en claudiquant sur le chemin empierré.

— Allons, allons ! Mon vieux Critas, pas de pensées si noires ! Tu en as vu d'autres, toi qui as suivi le roi Philippe partout ! l'encouragea son compagnon, de plusieurs années son cadet.

— Eh oui, justement, c'était Philippe et pas Alexandre, ce jeunot qui n'a pas encore quitté les jupons de sa mère, Olympias, cette ancienne prêtresse un peu folle et capable de tout, même de charmer des serpents(7) !

— Des serpents ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu divagues parce que tes pieds te font mal et que ton ventre est vide. Arrêtons-nous un moment. Le soleil est encore haut, nous avons tout le temps de marcher jusqu'à Amphipolis.

Adossés à un muret de pierres, les deux hommes avaient déposé armes et barda. Assis face au doux soleil de printemps, ils plantaient de bon cœur leurs dents dans une galette d'orge et un morceau de fromage de chèvre. Critas dénoua ses sandales qui comprimaient ses orteils, but l'eau qui lui restait dans sa gourde et il fut, en un éclair, tout ragaillard !

— Tu sais, Critas, reprit son jeune compagnon, il y a plein de bonnes raisons d'aller combattre ! C'est l'occasion unique de chasser les Perses hors de Grèce(8) et de venger enfin tout ce qu'ils ont fait subir aux ancêtres des Athéniens ou des autres cités : leur fureur guerrière, leurs destructions... Et puis, il y a l'or, Critas ! L'or ! On dit que la richesse de leur roi est tellement fabuleuse que ses palais croulent sous les trésors !

Interpellé par un cri, le vieux soldat n'eut pas le temps de répondre.

— Eh ! là-bas, les traînards ! Pensez-vous que vous irez loin comme ça ? hurlait un jeune officier à la tête d'une longue colonne de soldats.

Ces derniers marchaient d'un bon pas et s'esclaffèrent en dépassant les deux hommes postés au bord du chemin.

— Pour qui se prend-il, celui-là ? grommela Critas, occupé à panser ses blessures. Quand je combattais les gens de cette région, il n'était même pas né ! Mais allons, compagnon, suivons-le de loin. Au moins, il nous montrera la route !

Quand les deux hommes arrivèrent au soleil couchant à Amphipolis, ils furent saisis par la grandeur du spectacle qui s'offrait à eux. De toutes les directions arrivaient les différents corps d'armée ; la plaine ressemblait à un immense camp militaire. C'était là, à l'est de la Grèce, à une vingtaine de kilomètres de la côte, aux premiers jours du printemps de l'année 334, que le général Parménion avait convoqué ses troupes pour les mettre en ordre de marche et les faire débarquer en Asie.

Critas et son compagnon furent happés par la foule et eurent bien du mal à rejoindre leur phalange.

— Autant chercher une aiguille dans une botte de foin ! lança Critas, découragé. Comment se retrouver dans cette marée humaine ?

Pendant des heures, ils partirent quérir des informations. Souvent, ils se heurtèrent au mutisme des hommes qui ne comprenaient pas leur langue. Tant de peuples différents étaient rassemblés sous la bannière des Macédoniens !

Ils enjambèrent les troupeaux de chèvres et de moutons qui accompagnaient les contingents de mercenaires(9), ils se perdirent parmi les archers crétois(10), ils contournèrent les machines de guerre...

Et quand Critas posa enfin son barda, bien décidé à passer la nuit parmi les soldats grecs, son compagnon arriva tout essoufflé :

— Viens, ne perds pas de temps ! Notre camp est à deux pas d'ici et l'ordre de départ a été donné pour demain à l'aube !

Au petit matin, sur la route qui séparait Amphipolis de Sestos, où les soldats devaient s'embarquer, s'étirait, sur des kilomètres, un flot continu d'hommes et de chariots.

Combien étaient-ils à suivre la troupe dont les boucliers et les lances étincelaient au soleil ? Des milliers et peut-être davantage !

Le prévoyant Parménion n'avait rien négligé. Il avait rassemblé tous ceux qui pouvaient prêter main-forte à une armée en campagne : des ingénieurs, des charpentiers, des interprètes, des arpenteurs, des courriers. Mais aussi des géographes et des philosophes, des artistes et des athlètes employés à distraire les soldats, sans compter quelques

courtisanes et des marchands ! Derrière, dans une caravane de chariots dont on ne voyait pas le bout, étaient entassés vivres, fourrage pour les chevaux, munitions et tentes.

— En avant, marche ! commandèrent les officiers à la tête de leur bataillon.

Alors que leur ordre était relayé par le son d'une trompette, les joueurs de flûte, de hautbois et de cymbales entrèrent en action pour donner le rythme à l'immense cortège qui se mettait en branle.

Rassurés d'avoir retrouvé leurs compagnons de phalange(11), Critas et son ami marchaient côte à côte, d'un bon pas. L'air était léger et la campagne si belle en ce début de printemps ! Ils foulaient l'herbe grasse tapissée de fleurs et longeaient les torrents qui dévalaient joyeusement jusqu'à la mer, gonflés par la fonte des neiges. « Était-ce bien le moment de partir à la guerre ? » songeaient-ils en se regardant gravement.

Une immense acclamation annonça l'arrivée à Sestos. Elle se propagea comme une onde et s'amplifia quand la troupe aperçut un cavalier posté au sommet d'une butte.

— Vive le roi ! Vive le roi ! hurlèrent les soldats en brandissant leur javelot vers Alexandre, qu'ils venaient de reconnaître.

Depuis la route située en contrebas, sa taille semblait démesurée. Il se tenait droit sur son splendide étalon Bucéphale. Sa cuirasse étincelait au soleil et les plumes blanches de son casque volaient au vent. Immobile et impassible face au fleuve continu de soldats enthousiastes qui défilaient à ses pieds, il avait déjà la posture d'un grand chef de guerre. Comme il paraissait fort, autoritaire et sûr de lui !

Depuis son arrivée, deux jours plus tôt, à la tête de la cavalerie, il veillait à tout. L'excitation du combat qui s'annonçait décuplait son énergie. Déjà, il avait réglé dans les moindres détails le rassemblement de la flotte nécessaire au transport de trente mille fantassins et de quatre mille cavaliers, il avait organisé la traversée entre les côtes européennes et asiatique, les vivres...

Sur ce point, il avait tranché net : « De la nourriture ? Il y en aura pour un mois. Au-delà, il faudra se ravitailler sur place. »

De retour au camp où l'attendaient ses officiers, il donna ses derniers ordres avant le départ :

— Parménion, avez-vous indiqué à l'état-major son ordre de passage ?

Le vieux général s'approcha avec lenteur. Il n'en était pas à sa première campagne et il savait bien qu'il allait vite calmer la fougue de son jeune chef. Sans même lui répondre, il lui tendit une missive accompagnée d'un petit paquet.

Machinalement, Alexandre déroula la lettre, s'éloigna du groupe de quelques pas et commença sa lecture tout en ouvrant le colis.

Au bout d'un moment, il s'agita.

— Le chien ! s'écria-t-il, les mâchoires brusquement crispées et les mains tremblantes. Quel mépris ! Il ne sait donc pas à qui il a affaire ! Je lui ferai bientôt rentrer ses vilaines paroles dans la gorge. Lis ce ramassis d'insultes, Parménion, et dis-moi comment je dois agir !

Avec calme Parménion prit la lettre et la parcourut en essayant de cacher tant bien que mal son indignation.

— *Je te recommande*, lut-il à haute voix, *de te tenir bien sage et de revenir au plus vite dans le giron de ta mère. Pour te le faire comprendre, le paquet qui accompagne cette lettre contient trois objets : un fouet pour te corriger, une balle pour t'amuser et quelques pièces d'or, si tu as besoin d'argent de poche. DARIUS.*

Le vieux soldat resta un moment silencieux. Puis, il leva la tête vers Alexandre en affichant un air de contentement.

— L'imprudent ! Il ne te prend pas au sérieux... Et c'est là notre chance ! Ce message vient à point. Il ne te reste plus qu'à lui montrer ce dont tu es capable... avec le concours de toutes nos forces ici rassemblées.

Ces paroles calmèrent le jeune roi, mais son regard fut, peu après, illuminé d'un terrible éclat.

— Ce vieux Darius est assis sur son tas d'or, ses généraux ressemblent à des cochons qu'on a engraisés et il se croit invincible ! Quelle grossière erreur ! clama-t-il, avant de partir en riant.

Alexandre regagna sa tente. Sur le seuil, il aperçut une silhouette familière qui se détachait dans la pénombre. C'était sa mère. Elle alla à sa rencontre et l'embrassa avec tendresse.

— Je suis ici pour te faire mes adieux, Alexandre, dit avec gravité la reine Olympias.

Si le roi s'attendait à la venue de sa mère, il fut en revanche surpris par son ton solennel. Mais il comprit la crainte d'Olympias et tenta de la rassurer :

— Qu'y a-t-il de si extraordinaire à ce départ, mère ? Ce n'est pas la première fois que je prends la tête de mes années !

— Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Tu ne t'engages pas dans une partie facile. Je dirais même que tu fais preuve de beaucoup d'audace, même si c'est Philippe, ton père, qui en a eu l'idée. Le roi des Perses est puissant, son armée gigantesque et son pays immense... et puis j'ai fait des rêves étranges ces dernières nuits... Ils me donnent le vertige.

— Que veux-tu dire par là ?

La mystérieuse Olympias fixa la flamme vacillante de la lampe à

huile, et serrant ses mains, elle dit :

— Ces rêves ressemblent à ceux que j'avais faits jadis, lorsque je te portais dans mon ventre. J'ai entendu cette même voix qui me disait que tu appartenais à la lignée de Zeus, le plus grand de nos dieux. Comme Achille(12) est l'ancêtre de ma glorieuse famille, la voix affirmait que ta destinée serait exceptionnelle et que ta renommée s'étendrait jusqu'aux confins du monde.

Alexandre prit place sur un siège. Il savait que cette conversation pouvait durer longtemps...

— D'ailleurs, continua-t-elle, je te l'ai déjà raconté, mais il me plaît de te le dire et te le redire mon fils, ta naissance fut marquée par d'étranges signes. Pendant que je te mettais au monde, on aperçut deux aigles se poser ensemble sur le toit de ma chambre. C'était la preuve que tu allais régner sur deux empires à la fois. Il y eut aussi cette nuit-là un orage effrayant qui déchira le ciel au-dessus de notre cité de Pella. Le fracas du tonnerre était si fort qu'il couvrit complètement tes premiers cris. Au même moment, à Éphèse, le temple d'Artémis prit feu. Les prêtres se sauvèrent dans les rues de la cité en annonçant que venait de naître une grande calamité pour l'Asie. Tous ces présages étaient clairs. Ils laissaient deviner que tu étais promis à un grand avenir.

— Ce ne sont là que des chimères, que j'ai maintes fois entendues ! répondit Alexandre, à la fois flatté et agacé. N'en finiras-tu jamais, mère, avec tes voix et tes visions ?

Face au silence d'Olympias, Alexandre chercha à calmer son énervement. Il avait conscience que sa mère était incorrigible, qu'elle avait toujours été exaltée et habitée par des pressentiments étranges, mais il savait aussi qu'elle l'aimait intensément !

— Tout cela te fait peur, reprit la reine, et à moi aussi. Si je n'ai jamais douté que c'était un privilège d'être ta mère, je n'en éprouve pas moins de douleur au moment de me séparer de toi.

À peine sa phrase achevée, Olympias s'élança vers son fils et se jeta dans ses bras.

— Ne m'oublie pas mon enfant, chuchota-t-elle, réponds si tu peux à mes lettres, et sache que je serai en pensée, jour et nuit, auprès de toi ! Je t'en fais la promesse.

— Saluons-nous maintenant, car j'ai donné l'ordre du départ pour demain à l'aube, dit brutalement Alexandre, la tête baissée.

Envahi lui aussi par l'émotion, il voulait en finir au plus vite avec ces adieux.

Olympias l'embrassa. Sa gorge nouée était incapable d'émettre le moindre son. Et c'est seulement une fois dehors qu'elle parvint à murmurer d'une voix à peine audible :

— Adieu, Alexandre.

Alors que la nuit était encore constellée, l'amiral Néarque, chargé de la flotte, ordonna de hisser l'étendard royal et de faire sonner les trompettes. Il voulait profiter de l'obscurité pour traverser le bras de mer qui séparait de quelques dizaines de kilomètres la Grèce de l'Asie.

Le grand navire où se tenait le roi se mit à glisser doucement sur les flots. Le son d'un gros tambour retentit alors pour donner le rythme aux rameurs et l'ordre du départ aux autres vaisseaux.

Alexandre était là, debout à la proue, vêtu d'une armure étincelante. Les cheveux au vent, le visage caressé par la lueur de la pleine lune, il rêvait. Il songeait à la destinée de grandeur à laquelle il semblait promis, aux mystérieuses visions de sa mère Olympias, à ses ancêtres prestigieux qu'il se devait d'imiter ; il imaginait la conquête de la côte asiatique et en envisageait déjà d'autres, plus lointaines. Car il voyait la richesse du roi perse et ses capitales regorgeant d'or...

Il semblait complètement perdu dans ses pensées quand un clapotis le fit sursauter.

— Héphestion, entends-tu quelque chose ? demanda-t-il à son ami qui se trouvait près de lui.

— Te voilà comme ta mère, Olympias, répondit celui-ci en riant. Ne te moque plus d'elle désormais, car toi aussi, tu entends des voix !

Alexandre ne releva pas. Il avait déjà bondi vers le bord et tentait de repérer l'origine du bruit dans la masse liquide et sombre. Il se penchait dangereusement au-dessus du bord du navire.

— Là ! là ! cria-t-il en montrant quelque chose du doigt. Mais, mais... c'est Sipitas ! C'est mon chien ! Incroyable ! Comment est-il arrivé jusque-là ? Il faut le sauver !

Critas, qui avait été embarqué au dernier moment sur le vaisseau amiral, fut le plus rapide. Il se débarrassa en un clin d'œil de son armure et de ses jambières, puis disparut dans les flots sombres en un plongeon spectaculaire.

Quelques instants plus tard, il réapparaissait à la surface. Il nagea jusqu'à la coque et on le hissa à bord à l'aide d'une corde : ainsi attaché, il serrait dans ses bras l'animal tout recroquevillé sur lui-même.

— Sipitas, mon chien Sipitas, murmura Alexandre, agenouillé devant la bête ruisselante et inanimée que Critas venait de déposer sur le pont. Quelle folie d'avoir voulu me suivre !

Aussitôt, un médecin de l'armée examina le chien et rassura Alexandre. Sipitas était simplement évanoui.

Quand il fut séché et réchauffé par les premières lueurs du soleil, Sipitas commença à s'agiter et à pousser quelques jappements. Les soldats riaient et Critas, le torse gonflé de fierté, jubilait : il venait d'être félicité et remercié par le roi en personne.

— Désormais, vous me devez le respect, compagnons ! J'ai à mon actif mon premier fait de guerre et vous ne m'appellerez plus Critas, mais le sauveur de Sipitas. Que chacun se le dise ! lança-t-il, les yeux pétillants de malice et encore tout étonné de son exploit.

— Voici l'Asie ! dit Néarque en s'approchant d'Alexandre, posté près du grand mât.

Aussitôt, le chef de guerre retourna à la proue du navire et scruta avec une attention extrême la côte découpée qui s'approchait. Rocaillieuse, piquetée de petits arbustes et parcourue par quelques troupeaux de chèvres, elle n'était guère différente de celle qu'il venait de quitter.

Héphestion, qui l'avait suivi, le rassura :

— Pas l'ombre d'un soldat perse dans ce secteur, nos éclaireurs qui l'ont exploré hier nous l'ont assuré. Nous allons pouvoir débarquer en toute tranquillité.

Sur le navire qui s'approchait de plus en plus de la grève, les soldats se levèrent en silence et se mirent en ordre, prêts à accoster.

— Toutes rames dehors ! hurla le commandant.

Quand les rames se levèrent ensemble, ruisselantes, Alexandre sentit que l'instant était solennel. Il escalada la partie la plus haute de la proue, saisit sa lance et la jeta de toutes ses forces en direction du rivage. La pointe se ficha en vibrant dans le sol d'Asie. Comment pouvait-il montrer plus clairement qu'il en prenait possession ?

— Hourra ! Hourra ! acclamèrent ses soldats fous d'enthousiasme.

À cet instant, un orgueil démesuré gonfla sa poitrine. Il était prêt à toutes les conquêtes, à tous les exploits. Et personne ne pourrait l'arrêter.





III

DEUX ROIS FACE À FACE

Ce matin-là, Sipitas réussit à tromper la vigilance d'Euriptine, la servante. D'un saut, il bondit sur son maître en lui léchant vigoureusement le visage et le tira brusquement de son sommeil.

— Que fais-tu ici, Sipitas ? gronda Euriptine en entrant dans la tente d'Alexandre pour déposer un plateau d'argent garni d'une écuelle d'œufs battus et d'un pot de miel.

À la hâte, le roi se leva, avala debout son repas, tandis que sa domestique l'aidait à enfiler une tunique de lin.

Peu après, les officiers entraient un à un et s'installaient autour d'une grande carte dépliée. En cette heure matinale, Alexandre avait convoqué son haut commandement.

— Et, maintenant ? demanda le général Parménion avec impatience.

— Je sais ce que tu penses, répondit aussitôt Alexandre. Certes, l'Asie Mineure(13) nous est à présent complètement ouverte, mais tout reste à faire !

— Tout reste à faire ! s'exclama Séleucos. Mais tu en as déjà fait beaucoup ! As-tu oublié comment nos cavaliers, avec toi à leur tête, ont enfoncé les lignes perses à la bataille du Granique au printemps dernier ? Alors que nous étions trois fois moins nombreux que l'ennemi, tu as remporté cette première victoire avec une facilité stupéfiante.

— Et d'ailleurs, les villes ne s'y sont pas trompées, enchaîna le vieux Cleitos. Depuis des mois, elles se rendent les unes après les autres en livrant leurs citadelles, mais aussi leurs trésors. De quoi nourrir nos soldats pendant longtemps encore !

La discussion s'interrompt brusquement. Un garde avait fait irruption pour dire à Alexandre qu'un certain Eutilsippe cherchait à lui parler.

— Ce nom te dit quelque chose, Parménion ?

— Oui, c'est un de nos informateurs, que j'ai envoyé il y a quelques mois du côté des capitales perses(14). Il a sûrement des choses à nous raconter.

Quand l'homme apparut, le visage caché sous son bonnet de fourrure, Sipitas se mit à grogner.

— Donne-nous vite les nouvelles que tu apportes, mais, je t'en prie, enlève d'abord ton bonnet, car il n'a pas l'air de plaire à Sipitas ! dit Alexandre, amusé, en caressant la tête de son chien.

L'informateur s'exécuta, après avoir jeté un regard méfiant à l'animal, et il déclara :

— Ton exploit du Granique a glacé d'effroi tous les nobles de la cour perse. Chaque jour, ils consultent les devins, qui restent silencieux, n'osant avouer ce qu'ils pressentent. Quant au Grand Roi(15) Darius, il ne décolère pas. Mais il proclame qu'il a toute confiance en Memnon, son général qui a montré maintes fois de quoi il était capable sur les champs de bataille. De tous les chefs de guerre perses, il reste incontestablement le plus fort. D'ailleurs, Darius lui a fait envoyer une somme énorme.

— Sais-tu à quoi elle va servir ?

— Pas exactement, mais je pense qu'elle sera utile pour entreprendre un débarquement en Grèce, lever de nouvelles troupes, acheter des futurs alliés et faire travailler des espions.

Alexandre jeta un regard circulaire vers ses compagnons, qui s'étaient placés à l'écart : et si le Grand Roi se mettait en tête d'acheter l'un de ses hommes ? À cette seule pensée, il frémit, puis se reprit.

— C'est bien ce que je pensais, Darius n'a pas dit son dernier mot ! s'inquiéta Alexandre, après avoir fait raccompagner l'informateur.

Mais à peine le garde était-il parti qu'il revint et annonça l'arrivée d'un nouveau messager.

Le roi, agacé d'être encore dérangé, accepta néanmoins de le laisser entrer.

— Salut à toi, Alexandre ! lança le nouvel arrivant. Je me nomme Philipitas et je viens de Calyptos, une cité proche d'ici. Les habitants me chargent de te dire qu'ils ont décidé de t'accueillir et que tes bateaux pourront mouiller dans notre port, à l'abri de l'ennemi.

— Voilà ce qu'il nous faut ! s'exclama Ptolémée, un port bien à l'abri d'où pourront partir nos navires afin d'anéantir la flotte perse. Assurément, c'est une bonne nouvelle !

Pendant un long moment, les officiers échangèrent leurs points de vue, écoutèrent Parménion jusqu'à ce qu'Alexandre tranche et décide.

Le doigt sur la carte, il déclara :

— Gordion. C'est là que notre armée, divisée en deux, se retrouvera. Parménion et ses hommes traverseront le plateau de l'Anatolie. Et moi, de mon côté, je longerai la côte par le sud. Nos bateaux partis de Calyptos pourront nous couvrir. Il faut à tout prix isoler le redoutable Memnon si nous voulons continuer notre progression.

L'hiver venu, le froid glacial et la neige épaisse, où s'enfonçaient les pas des soldats, ne découragèrent pas Alexandre. Au début de l'année 333, quand il parvint à Gordion, au cœur du plateau de l'Anatolie, après de longues journées de marche, Parménion était déjà là. Inquiet, il accueillit le roi par ces mots :

— Impossible de comprendre quoi que ce soit aux manœuvres des Perses. Tout le long du chemin, je les ai sentis près de nous, mais aucun n'a tenté la moindre attaque. Que nous préparent-ils ?

— Je suis heureux de te retrouver, général ! répondit Alexandre avec chaleur.

Puis sa voix devint grave :

— Memnon ressemble bien à un fantôme qui nous guette. Il apparaîtra tôt ou tard. Tenons-nous prêts.

Le moment ne semblait pas encore venu, et Alexandre en profita pour prendre quelques jours de repos. On lui avait parlé du temple de la cité où était exposée une curiosité : un char étrange consacré à Zeus dont le joug(16) était fixé par un nœud très compliqué. Une légende, à laquelle le peuple de la région était attaché, affirmait que celui qui réussirait à dénouer le nœud deviendrait le maître de l'Asie tout entière.

— Il t'est difficile de te dispenser de cette visite, lui avait affirmé le sage Cleitos, vieux compagnon du roi Philippe. Tout le monde a entendu parler de ce char. Si tu y renonces, on pensera que tu te défiles !

Alexandre finit donc par accepter et se laissa conduire par les prêtres au cœur du temple. Aussitôt, il se baissa pour examiner le nœud de près. D'un seul coup d'œil, il se rendit compte que la tâche était impossible. Le cordage était tellement serré qu'il ne voyait aucun bout dépasser. Que pouvait-il faire pour ne pas perdre la face ?

Il jeta un regard circulaire sur tous ceux qui se pressaient dans la salle surchauffée. Tour à tour, il dévisagea la foule figée dans un profond silence, ses officiers qui affichaient leur doute et les prêtres dont les visages restaient impassibles.

Au moment où il s'agenouillait pour tâter le nœud, il sentit la poignée de son épée contre sa hanche. Sans la moindre hésitation, il

dégaina son arme et l'abattit sur le nœud avec une grande violence ; il le trancha en s'exclamant :

— Le voilà défait(17) !

Le joug libéré de son cordage tomba au sol avec un bruit sec.

L'assistance resta un instant bouche bée, stupéfaite par l'audace de ce geste inattendu. Puis elle s'approcha d'Alexandre pour crier son enthousiasme. La nouvelle se répandit rapidement. Dehors, les soldats, massés autour du temple, exultaient. En frappant leurs boucliers de leurs armes, ils accompagnèrent leur roi porté en triomphe jusqu'au campement. Les officiers, et parmi eux Cleitos, le plus ravi de tous, se félicitèrent mutuellement. Cela ne faisait aucun doute, ils étaient sous les ordres d'un homme hors du commun !

Quand, dans la nuit, le tonnerre gronda furieusement sur la ville de Gordion, ils y virent le signe de la reconnaissance de Zeus.

— Le plus grand des dieux est avec nous, il protège Alexandre que nous suivrons partout ! clamèrent les hommes de la troupe en quittant la cité, après avoir offert à Zeus un somptueux sacrifice : des moutons et des chèvres immolés sur l'autel du temple.

Leur chef les écoutait rempli d'orgueil et convaincu, maintenant plus que jamais, d'être en marche vers son destin.

Quelques jours plus tard, alors que l'armée poursuivait son avance vers le sud, arrivèrent les renforts qu'Alexandre n'espérait plus.

— La flotte perse a longtemps bloqué notre passage, expliqua l'officier qui les commandait. Puis elle a levé l'ancre et a disparu. Alors nous avons pu débarquer.

— Ce Memnon doit avoir une idée derrière la tête, souligna le roi, je me demande bien ce qu'il mijote... Il est aussi rusé qu'un renard. Nous devons rester aux aguets.

— Mais, mais..., bredouilla l'homme. Vous ne semblez pas au courant ! Vos informateurs ne vous ont-ils rien dit ?

— Non, répliqua Alexandre agacé, qu'y a-t-il ? Parle !

— Le bruit court qu'il serait mort.

— Quoi ? Que racontes-tu ? Tu en es sûr ?

— C'est ce qu'on dit, ou plutôt ce que nos espions m'ont appris... Ils prétendent qu'il aurait été terrassé par une forte fièvre. Et il est fort probable qu'il ait été empoisonné : une mort peu glorieuse pour un général de sa trempe. Sûrement aurait-il préféré mourir sur un champ de bataille...

Le roi resta un moment interdit. Pendant que l'homme continuait à parler, il l'écoutait à peine et cherchait ses généraux des yeux dans la foule des soldats en marche.

— Et ce n'est pas tout ! ajouta l'officier. On raconte aussi que Darius est en train de rassembler ses troupes dispersées aux quatre coins de

l'empire. Troupes dont il prendrait lui-même le commandement et à la tête desquelles il marcherait pour venir vous affronter à la fin de l'été !

En effet, pendant des semaines, Darius fit converger son immense armée vers le nord de la Syrie, dans une large plaine où elle allait pouvoir se déployer et barrer la route à son ennemi. Mais le Grand Roi bouillait d'impatience, pressé d'en découdre avec Alexandre.

Au mépris de la prudence, il décida de changer de lieu et dirigea son armée dans un étroit défilé pris entre mer et montagne.

— Le Macédonien y sera fait comme un rat ! annonça-t-il, écumant de rage. Ce blanc-bec a joué trop longtemps avec nos nerfs, et il va le regretter !

— Les Perses massés le long de la côte, dans ce goulot ! s'exclama Alexandre en apprenant la nouvelle. Quelle absurdité ! Et quelle chance pour nous !

De la chance ? Les hommes du chef macédonien avaient du mal à en être convaincus. Ils s'inquiétaient et ils tremblaient. Ils savaient qu'une armée gigantesque de trois cent mille soldats allait fondre sur eux. Comment pourraient-ils lui tenir tête ?

— Soldats ! lança Alexandre, avant la bataille à toutes ses troupes rassemblées. Voyez comme les dieux sont avec nous !

Sanglé dans son armure de combat, il se tenait droit et sa voix était forte et autoritaire. Il cherchait à galvaniser son armée pour qu'elle se jette avec énergie dans le combat. Il poursuivit :

— En effet, ce sont les dieux qui ont soufflé à Darius l'idée de venir ici, dans ce piège où ses troupes ne pourront manœuvrer. Leur supériorité en nombre ne leur sera d'aucune utilité. Vous allez donc affronter des combattants qui sont déjà des vaincus, alors que vous êtes des guerriers audacieux et endurcis. Et vous le savez bien. Faites-moi entendre votre voix, soldats ! Et montrez-moi, au plus fort du combat, de quoi vous êtes capables ! Vous serez invincibles ; et maintenant à l'assaut ! Mettez-vous en ordre de combat !

À peine Alexandre avait-il achevé son discours que retentit l'énorme fracas des épées frappées contre les boucliers. Alexandre avait trouvé les mots qu'il fallait. Impossible de résister à un tel chef de guerre !

Dans la plaine étroite d'Issos, la bataille s'engagea. Elle dura des heures et des heures et fut d'une violence inouïe. À plusieurs reprises, le front avança et recula sous la poussée de charges furieuses. Les Perses, puisant dans leurs réserves des troupes fraîches, obligeaient les soldats d'élite de la phalange macédonienne à se jeter toujours plus en

avant dans la mêlée. Pris dans un tourbillon de lances et des nuées de flèches, les fantassins se lançaient dans des corps à corps épuisants, alors que les cavaliers répétaient leurs assauts.

Lorsque Alexandre aperçut au loin Darius, entouré de sa garde rapprochée, il poussa un hurlement sauvage, talonna Bucéphale et se fraya un passage à coups d'épée. En un éclair, les deux rois venaient de se reconnaître.

Mais au même instant, Alexandre sentit une terrible douleur lui traverser la cuisse. Il baissa la tête et vit une flèche plantée dans sa chair. Il grimaça, serra les dents et d'un coup, l'empoigna en retenant un cri. Lorsqu'il releva les yeux, Darius n'était plus là. Dans un nuage de poussière, celui-ci était en train de fuir sur son char, toutes brides abattues.

— Suivez-le ! Suivez-le ! hurla Alexandre aux hommes qui combattaient avec lui.

En voyant le Grand Roi quitter le champ de bataille, les Perses se laissèrent aller à la panique. Ils vacillèrent, se replièrent au milieu des cadavres et des chevaux blessés.

Alors bientôt, ce fut la déroute et, par centaines, ils furent tués sans pitié.

Pendant des heures encore, Alexandre trouva la force de se lancer à la poursuite de Darius. Couvert de sang et de boue, il chevaucha longtemps dans le crépuscule, quand il fut arrêté dans sa course par des rochers qui lui barraient le chemin. Le char, le carquois d'or, la lance et l'arc du fuyard étaient abandonnés là.

— La nuit tombe, Alexandre, murmura Ptolémée qui était resté aux côtés de son chef. Darius doit être déjà loin, monté sur le cheval frais qui l'attendait ici. Et puis, tu es blessé. Rentrons maintenant !

Quand le vainqueur atteignit le camp perse au milieu de la nuit, après avoir traversé un champ de bataille jonché de cadavres, ses officiers le conduisirent à la tente de Darius.

— C'est là que tu passeras la nuit. Nulle part ailleurs, tu ne pourras mieux savourer ta victoire.

Alexandre n'eut pas la force de répondre. Il entra en boitant, et ce qu'il découvrit le laissa stupéfait ; des lourds rideaux de soie séparaient la tente en plusieurs pièces : une salle du trône, une chambre occupée par un lit monumental, une salle de bains embaumée de parfum où était installée une baignoire en or massif. Tout était d'un luxe inouï !

— Voilà ce que veut dire être roi des Perses ! murmura-t-il, ébloui, en regardant partout autour de lui.

Les servantes de Darius, qui avaient préparé un bain pour leur nouveau maître, s'approchèrent craintivement de lui pour le

déshabiller. Mais Philippe, le médecin en chef, demanda d'abord à examiner la blessure du roi afin de la soigner.

Quand tout fut fait, la fidèle Euriptine, chargée de veiller sur son maître, renvoya l'assistance et aida Alexandre à se coucher.

Cette nuit-là, le sommeil du roi fut agité. Des pleurs, des gémissements finirent par le réveiller.

— Que signifient ces plaintes ? demanda-t-il à Héphestion posté à l'entrée.

— Elles viennent de la tente voisine qui abrite la mère du Grand Roi, Sisygambis, son épouse Stateira et trois de ses enfants. Tu sais que c'est une tradition perse. Le roi est toujours accompagné par son entourage à la guerre ! Et parce qu'elles ont vu le char et tous les objets de Darius que tu as rapportés, ces femmes sont persuadées qu'il est mort et qu'elles vont devenir des esclaves.

Alexandre eut aussitôt à l'esprit les conseils et les leçons de son grand maître, le philosophe Aristote. À Mieza, à côté de Pella, il ne cessait de lui parler de respect, de courtoisie, de tolérance envers les peuples conquis...

— Alors allons les rassurer, dit-il à son fidèle ami en se levant avec peine.

Dès que les deux hommes entrèrent dans la tente, la mère de Darius se précipita vers eux. Elle se jeta aux pieds d'Héphestion, pensant qu'il était le roi, car il était le plus grand.

— Rendre hommage à mon ami, c'est rendre hommage à moi-même ! déclara chaleureusement Alexandre en s'avançant vers elle. Ne désespérez pas, car Darius, votre fils, est vivant. Il a abandonné son char pour fuir à cheval. À l'heure où je vous parle, il est loin d'ici et hors de danger. Quant à vous, n'ayez aucune crainte pour vous-même et votre famille : vous serez traitées avec tous les égards et le respect dus à votre rang.

À ces mots, les deux femmes esquissèrent un geste de surprise, puis elles se prosternèrent devant Alexandre, en cherchant à couvrir sa main de baisers.

— Nous sommes tes vaincues, lui dirent-elles humblement, et tu es un grand homme capable d'une immense bonté d'âme. Nous te louons et nous te remercions du fond de notre pauvre cœur.





IV

TYR, L'INDOMPTABLE

— On aura tout fait dans cette guerre Tout !

Ce jour-là, Critas était de bien mauvaise humeur. Il soufflait, râlait, marmonnait en pelletant vigoureusement la terre et les cailloux qu'apportaient des chariots tirés par des bœufs et des ânes.

— Aujourd'hui, on est terrassiers, demain on sera bûcherons, et après ?

— Tais-toi, Critas, tu vas nous attirer des ennuis ! lui conseilla son compagnon, qui regardait autour de lui tout en essuyant son front luisant de sueur.

Au loin, au milieu des eaux bleues d'un golfe, l'orgueilleuse cité de Tyr semblait les narguer. Entourée d'une formidable muraille, elle se dressait au-dessus de la mer, tel un nid de pierre inaccessible, fière d'être restée fidèle aux Perses, et forte de sa flotte qui dominait toute la région. Sa réputation maritime servait son prestige depuis des siècles. Ses marins avaient l'habitude de naviguer jusqu'aux colonnes d'Hercule(18) et certains s'étaient même jadis aventurés le long des côtes d'Afrique occidentale. Leurs commerçants qui sillonnaient la Méditerranée étaient les intermédiaires obligés de tous les marchands. Cette ville avait de quoi être fière !

— Des ennuis en plus ou en moins, on n'en est plus à ça près ! reprit Critas. On fait un travail de titan pour construire cette maudite chaussée pendant que, de là-bas, on nous tire dessus comme des lapins !

— Hé, soldats ! lança soudain un des officiers de service. La nuit tombe, achevez votre tâche avant que la prochaine équipe vienne vous relayer.

Depuis des mois, de nuit comme de jour, les environs de Tyr, sur la côte phénicienne(19), ressemblaient à une gigantesque fourmilière. Les soldats d'Alexandre avaient échangé leurs armes contre des pelles et

des scies, et ils creusaient, transportaient de la terre et découpaient du bois.

— Puisque Tyr refuse de se rendre, il faut l'abattre en la prenant d'assaut ! avait tranché le roi à son arrivée en février 332.

Après s'être retiré dans sa tente en compagnie de Diadès de Larissa, l'ingénieur en chef, il avait expliqué à ses officiers :

— Nous allons d'abord relier l'île à la terre en construisant une jetée. Il nous faudra beaucoup de matériaux : des pierres qui proviendront de la vieille cité(20), que je donne l'ordre d'abattre, et du bois, beaucoup, beaucoup de bois : les forêts de cèdres à l'arrière de la côte vous le fourniront.

Puis, se tournant vers ses ingénieurs, il avait continué :

— Je compte sur votre audace et votre intelligence : vous devrez inventer des machines de guerre exceptionnelles, des tours de siège plus hautes que les remparts de la ville, et capables d'envoyer des gros blocs de pierre à cent cinquante mètres de distance. Du jamais vu ! Ce sont elles qui nous permettront de vaincre... Et maintenant, messieurs, au travail !

Comme abasourdis, les hommes étaient restés un moment muets, puis ils avaient affiché un air perplexe et s'étaient éloignés pour exécuter les ordres.

Le soir tombait à présent sur l'île de Tyr et ses environs. Comme à son habitude, Alexandre, monté sur Bucéphale, assistait à la relève des équipes. Et pour une fois, depuis des mois, il semblait détendu.

— Allons, mon cher Critas, lança-t-il, en reconnaissant le vieux soldat, tu parais bien découragé. Est-ce le moment de flancher, alors que nous sommes si près du but ? Il faut tenir bon !

Critas n'eut pas le temps de répondre. Alexandre venait de tourner bride pour inspecter l'extrémité de la jetée, où avançaient en grinçant les deux tours colossales à peine achevées.

— Dans deux jours, elles seront opérationnelles, expliqua Diadès avec fierté, car on les aura recouvertes de cuir ininflammable et équipées de catapultes et de béliers à leur sommet. Elles seront en première ligne de l'assaut, et Tyr pourra trembler..., ajouta-t-il en scrutant l'île noyée dans la brume.

De retour au campement, Alexandre fut interpellé par une sentinelle qui lui remit un message. Celui-ci portait le sceau(21) de Darius. Le roi s'empessa de dérouler la lettre.

Je te propose, disait le roi des Perses, de devenir mon allié. Et afin de sceller une alliance et la paix, je t'offre la main de ma fille Stateira. J'ajoute à cette proposition la somme de dix mille talents(22) d'argent pour

racheter ma famille et tout le territoire qui s'étend de la mer au fleuve Euphrate. DARIUS.

Alexandre était hésitant ; il décida de convoquer aussitôt tous ses généraux.

— Qu'en pensez-vous ? Que faut-il répondre ? leur demanda-t-il après avoir expliqué la situation.

Après un long moment de silence, Parménion prit la parole et se risqua à donner son avis.

— Si j'étais Alexandre, j'accepterais, avança-t-il. Une guerre ne doit jamais s'éterniser.

— C'est ce que je ferais si j'étais Parménion, rétorqua Alexandre d'un ton glacial. Mais je suis Alexandre et Darius me trompe ! explosa-t-il, brusquement submergé par la colère. Comment accepter qu'il me fasse cadeau de ce que je possède déjà ? Il se contente de m'offrir la main de sa fille, puisque tout le reste m'appartient. D'ailleurs, s'il veut quelque chose qu'il vienne le demander lui-même !

En voyant le roi s'éloigner soudainement, les généraux comprirent qu'il refusait l'offre de Darius. Mais comment pouvait-il en être autrement ? Décider là, maintenant, de mettre fin à l'aventure était simplement impensable pour Alexandre !

— Général, Général !

Tous sursautèrent en même temps. Un garde venait de faire irruption.

— Là-bas sur la jetée ! articula-t-il avec difficulté.

Un navire ennemi en feu... Il vient de s'écraser ! Vite, vite !

Les généraux se précipitèrent hors du campement et découvrirent un spectacle saisissant. Dans le ciel s'élevaient les flammes immenses et les tourbillons d'étincelles d'un gigantesque incendie, pendant que retentissaient, à intervalles rapprochés, d'énormes explosions.

Quand les renforts arrivèrent, il était déjà trop tard. Le navire tyrien en feu rempli de matières explosives avait atteint sa cible : le bout de la jetée, contre lequel il s'était écrasé, et les tours étaient désormais gagnées par les flammes.

Dans l'air rendu presque irrespirable par la fumée et les vapeurs âcres, les soldats assistaient impuissants au désastre.

Ils ne pouvaient rien contre le feu dévorant qui léchait à présent le sommet des tours, les transformant en hautes torchères qui éclairaient la côte tout entière.

C'est à cet instant que surgit Alexandre au grand galop. Comme une furie, il s'engouffra dans le nuage de fumée et s'arrêta aux pieds des tours au moment même où elles s'effondraient parmi les flammes, dans un bruit infernal.

Aussitôt, il sauta à terre pour rejoindre Diadès, l'ingénieur en chef, entouré de ses hommes. Et d'une voix forte, pleine de rage, il hurla :

— Reconstruisez-les ! Immédiatement !

Les soldats restèrent impassibles, mais ils furent choqués par tant d'arrogance et de dureté. Aveuglé par sa farouche volonté de vaincre, Alexandre était-il devenu insensible ?

Ils eurent bien du mal à reprendre le travail. Et la nouvelle catastrophe qui survint quelques semaines plus tard acheva de les décourager : une partie de la jetée avait été emportée par une violente marée.

— Les dieux nous abandonnent ! Jamais nous ne viendrons à bout de ce maudit îlot ! se désespérait Héphestion, qui n'osait même plus s'approcher d'Alexandre tant son humeur était exécration. Seul dans sa tente, ce dernier ruminait sa colère et refusait de mettre un pied dehors.

Dans le campement, tous commençaient à être envahis par le doute. Tous, sauf un, Critas, qui passait de longs moments à jouer avec Sipitas depuis que son maître, irrité, l'avait chassé.

— On en verra d'autres, les gars ! disait-il à ses camarades. Il faut tout recommencer, et alors ? Ici on est comme dans une planque ! On travaille dur, c'est vrai, mais ça fait des mois qu'on n'a pas vu un ennemi face à nous. De quoi vous plaignez-vous ?

Quand la colère du roi retomba enfin, le camp sortit de sa torpeur.

— Ce qui nous arrive n'a rien à voir avec les dieux qui auraient déchaîné leur colère sur nous, déclara Alexandre à ses officiers avec une belle assurance. C'est plutôt à notre bêtise qu'il faut nous en prendre !

S'adressant alors brutalement à son amiral, il ordonna :

— Néarque, avant que nous procédions à la reconstruction de la jetée, tu vas étudier les vents et les courants qui agissent dans ce golfe et tu en feras part aux architectes afin qu'ils en tiennent compte dans leurs plans. Toi, Diadès ! lança-t-il en se tournant vers l'ingénieur, tu construiras de nouvelles tours comme celles qui ont été détruites et d'autres encore qui pourront être installées sur des navires ! Et dans les délais les plus courts ! Tu auras deux équipes qui travailleront, l'une le jour et l'autre la nuit. Les Tyriens finiront bien par comprendre que nous allons venir à bout de leur résistance... Et ils verront que nous sommes les plus obstinés.

Les officiers rapportèrent ces paroles aux soldats et les travaux reprurent bon gré, mal gré. Lentement, puis plus rapidement au fur et à mesure que la jetée avançait dans la mer et que les machines en bois s'élevaient vers le ciel.

Pendant des mois encore, Tyr resta indomptable.

Ainsi, quand les tours d'assaut furent hissées sur les bateaux et qu'elles entrèrent en action pour saper la muraille, les Tyriens réagirent aussitôt. Ils lancèrent des flèches enflammées et de gros blocs de pierre du haut des remparts qu'ils recouvrirent de sacs d'algues pour prévenir les coups de bélier contre les murailles, des plongeurs allèrent même jusqu'à sectionner les ancrs des bateaux qui transportaient les tours : leur défense était toujours aussi acharnée !

— Ils nous rendent coup pour coup, constata le général Parménion. Il faut trouver une issue à ce duel infernal !

— Écoute, Alexandre, lança un jour l'amiral Néarque d'un ton pressant, le siège dure depuis sept mois et il est éprouvant pour nos soldats. Sans flotte, il nous est impossible de prétendre à une victoire. Et une île, c'est par la mer qu'on l'encercle et qu'on la fait plier. Je dispose à présent de deux cents navires de guerre, ceux de Byblos et de Sidon, mais aussi depuis peu de ceux de Chypre et de Rhodes qui viennent de se rallier à nous. Pourquoi t'obstines-tu à vouloir assiéger Tyr uniquement avec des machines de guerre, aussi perfectionnées soient-elles ? Forçons-la à capituler avec notre flotte ! Réfléchis, Alexandre !

Alexandre hésita longtemps, tiraillé entre la volonté d'en finir et l'espoir d'acculer à la reddition les Tyriens, dont il admirait secrètement la ténacité et le courage.

— Donnons-leur une dernière chance et envoyons une délégation qui leur fera nos ultimes propositions ! décida-t-il alors.

Quand il vit s'éloigner ses vieux conseillers habitués aux missions spéciales, son esprit fut plus serein : il était sûr d'avoir tout tenté.

Quelques heures plus tard, Héphestion accourut vers lui, le visage blême.

— Je les ai reconnus au loin... Les conseillers, crucifiés là-haut sur les tours des remparts ! dit-il d'une voix étranglée.

Alexandre le regarda un long moment, horrifié, et laissa monter en lui une fureur aveugle, féroce et incontrôlable.

— Qu'on lance l'assaut ! hurla-t-il. Qu'on attaque ce nid de pierres de toutes parts ! Des bateaux, des tours de siège, de la jetée, de partout ! Vous m'entendez ? vociféra-t-il de plus en plus fort.

Le lendemain, pendant des heures, la mer, noire de bateaux, bouillonna sous l'action du vent et des coups de rames. Le vaisseau de Néarque se posta au pied de l'une des tours de siège, qu'escaladèrent Alexandre et quelques compagnons. Avec une détermination sans faille et un courage exemplaire, ils progressèrent sous une pluie de

flèches et dans le bruit assourdissant des béliers.

Dès qu'ils eurent atteint la muraille ennemie à l'aide d'une passerelle jetée sur le chemin de ronde, le roi fonça à corps perdu dans la mêlée des soldats tyriens regroupés pour fondre sur lui. Un à un, il les balaya à coups d'épée et de bouclier, tandis que ses hommes, à présent plus nombreux, avançaient dans son sillage et déchaînaient leur fureur trop longtemps contenue au cours des derniers mois d'attente.

Quand Alexandre eut enfin un moment de répit, il s'essuya le front, son bouclier déposé à ses pieds. Un ennemi embusqué non loin de là l'observait. Il tendit son arc et visa.

— Alexandre ! hurla à gorge déployée l'un des soldats macédoniens.

C'était Critas qui venait d'apercevoir l'archer. Le roi eut juste le temps de reculer pour éviter la flèche qui venait de traverser l'air dans un sifflement strident.

À la suite de cette percée, le combat s'intensifia et fit rage pendant des jours. Sur les eaux, sur les remparts, à l'intérieur de la cité, rien n'arrêtait la violence guerrière des attaquants.

Un à un, les quartiers tombèrent entre leurs mains, la moindre ruelle passa bientôt sous leur contrôle et toutes les maisons furent vidées de leurs occupants. Alors Tyr succomba, exsangue, horrifiée par l'ampleur du massacre et du châtement qui s'abattait sur elle : huit mille des siens étaient morts et trente mille prisonniers étaient emmenés en esclavage.

— Nos soldats ont fait preuve d'un très grand courage, car cette victoire a été difficile, reconnut le roi en s'adressant à ses officiers. Elle est surtout de la plus haute importance, car Tyr était un obstacle qui a enfin été éliminé. Désormais, nous sommes les maîtres de cette partie de la Méditerranée. Avant de poursuivre notre route vers l'Égypte, célébrons cette victoire dignement en remerciant avant tout les dieux !

Pendant plusieurs jours, cérémonies et réjouissances se succédèrent : sacrifices d'animaux faits en l'honneur des divinités, défilé des troupes en armes, course aux flambeaux, concours de musique, revue navale...

— Honneur à nos soldats ! s'écria Alexandre en ouvrant le banquet qu'il donna pour clore ces célébrations.

Critas se tenait à la table d'honneur. Le roi avait tenu à l'inviter pour honorer son acte de bravoure.

— Tu as sauvé mon chien, tu viens de me sauver d'un mauvais coup... Quel sera ton prochain exploit, cher Critas ? plaisanta Alexandre plein d'entrain.

Le vieux soldat bafouilla, gesticula... et ne sut que répondre. Il paraissait si mal à l'aise au milieu de cette assemblée qui tout entière avait les yeux braqués sur lui. Alors il préféra boire à grandes lampées

le vin sucré d'Orient et suivre du regard la belle Euriptine à la longue chevelure noire. Puis, gagné peu à peu par l'ivresse, il se laissa bercer par de douces rêveries.





V

LE NOUVEAU PHARAON

L'Égypte ! Mot magique qui résonne comme le son d'une flûte aux oreilles de ceux qui l'abordent...

En cet automne de l'année 331, alors que le soleil avait calmé son ardeur, le pays ouvrait grand ses portes à l'armée d'Alexandre. Et sa conquête n'était qu'une promenade le long des eaux paresseuses du Nil.

Depuis Péluse, où le gouverneur perse s'était soumis sans combattre, Alexandre remontait le fleuve avec ses hommes. Bientôt, il serait à Memphis, la capitale.

Le spectacle qui défilait sous ses yeux l'éblouissait. Les pyramides, pareilles à des diamants posés sur le sable, dressaient vers le ciel leur masse de pierre, énigmatiques. Les frêles papyrus ondoyaient dans la brise, pendant que des pêcheurs jetaient leurs filets avec d'amples gestes dans les flots majestueux.

Un bruit soudain l'arracha à sa contemplation. C'était Neskos, l'un de ses conseillers qui s'approchait.

— Ce pays est magnifique, Alexandre, lui déclara-t-il, mais tu dois savoir que ses habitants sont fiers, indépendants et profondément religieux : ils ne se laissent pas dominer facilement. S'ils n'ont jamais admis les Perses, c'est parce que ceux-ci n'ont jamais cherché à les comprendre. Ne committons pas cette faute et garde à l'esprit les conseils éclairés de ton maître Aristote. Nous arrivons... Regarde. Ces hommes au crâne rasé, qui t'attendent là-bas sur le quai, sont les prêtres du temple d'Ammon. Fais-leur bonne figure, car ils pourraient nous faciliter la tâche.

À peine arrivé à Memphis, Alexandre suivit ces conseils. Au grand étonnement des prêtres, tout-puissants dans ce pays, il multiplia les

gestes de respect à l'égard de leur religion. Il insista pour qu'ils le conduisent au temple de la cité, où il s'inclina devant la statue du dieu Ammon. Puis, il couronna de guirlandes le taureau sacré Apis(23) et offrit un grand sacrifice aux dieux grecs et égyptiens. Le résultat dépassa ses espérances !

— Tu es désormais pharaon ! déclarèrent les prêtres en lui remettant les clefs de la ville. Et nous te donnons les titres de *Prince de la victoire* et de *Bien-aimé du dieu Ammon*. C'est par ces termes que nous nous adresserons à toi désormais.

Tant d'honneurs flattèrent Alexandre, et ses soldats furent dès lors accueillis en libérateurs. Très vite, on les invita à goûter aux délices de l'Égypte. Le vin de palme coula en abondance et les belles Égyptiennes aux perruques noires les gavèrent de pâtisseries sucrées : il n'en fallut pas plus pour leur tourner la tête !

Quant à Alexandre, il nourrissait de grandes ambitions pour ce pays : lui redonner sa puissance et sa prospérité.

— J'ai fait un rêve, confia-t-il à son ami Héphestion, en se réveillant un matin, les yeux encore embrumés de sommeil. Un vieillard aux cheveux blancs m'est apparu et m'a parlé d'un lieu, l'île de Pharos, située dans le delta du Nil « en face de l'Égypte féconde », a-t-il précisé, « elle est baignée d'eaux peu profondes. » Allons voir cet endroit, proposa soudain Alexandre à Héphestion, d'un air mystérieux.

Avec un petit groupe de compagnons, quelques géographes et l'architecte Dinocrate, le roi fit voile sur le Nil. Une brise légère les porta jusqu'à la mer et l'île apparut, semblable à celle du rêve d'Alexandre. Derrière elle s'étalait un lac, puis, à perte de vue, de vastes terres à blé.

Alexandre marcha seul pendant des heures sur l'île de Pharos, humant à pleins poumons l'air chargé de sel, puis il rejoignit les hommes qui l'attendaient là sans comprendre.

Il enleva son manteau et l'écala à leurs pieds, sur le sol.

— La ville qui sera fondée ici aura la forme de ce manteau macédonien pareil à un trapèze, annonça-t-il, en se tournant vers l'architecte Dinocrate. Dès demain, j'exige que tu te mettes au travail. Je compte me rendre à l'oasis de Siwah, en plein désert, et je veux voir ici, à mon retour, un chantier en pleine activité : les fondations des maisons auront été creusées, des routes tracées, le port sera en construction ainsi que sa tour(24), en haut de laquelle brillera un feu qui servira de signal aux navires. J'ai une immense ambition pour cette ville. Je la vois grande, très peuplée, et constituant un carrefour entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe... Par la suite, je te demanderai, Dinocrate, de réfléchir aux plans d'une bibliothèque, car cette ville sera aussi savante !

Dinocrate eut un air complètement ahuri. Son regard fixa le vêtement étalé sur le sol, puis le visage d'Alexandre.

— Ne fais pas cette tête-là ! s'esclaffa le roi. Si je t'ai choisi, c'est parce que je sais que tu seras à la hauteur de la tâche. Tu as toute ma confiance ! ajouta-t-il pour le rassurer.

Le lendemain, Alexandre revint sur les lieux avec son architecte pour dessiner au sol les contours de la ville. Faute de craie, il utilisa de la farine. Aussitôt, une nuée d'oiseaux surgit et picora tout ce qui venait d'être tracé.

Alexandre parvint difficilement à cacher son inquiétude. S'agissait-il d'un mauvais présage ? Cela voulait-il dire que cette cité, à peine fondée, était condamnée à être détruite rapidement ?

Aristandre, le devin(25) du roi, qui assistait à la scène, s'empressa de le reconforter :

— Cet événement signifie que la ville sera prospère et que l'on viendra de partout pour y vivre et s'y nourrir.

Le visage d'Alexandre s'illumina de satisfaction. Dinocrate, qui paraissait soulagé, en profita pour interroger le roi :

— J'ai oublié de te demander hier quel sera le nom de cette ville. C'est un détail, mais il a son importance !

— Certes, Dinocrate, admit le roi en riant. Elle s'appellera Alexandrie. La ville d'Alexandre. Et ce sera la plus belle ville du monde !

Quelques jours plus tard, c'est avec un fol enthousiasme qu'Alexandre s'apprêtait à prendre le chemin du désert. Mais tous ne partageaient pas sa joie, et il utilisa ces mots pour attiser la curiosité de ceux qui devaient l'accompagner :

— Loin d'ici, à une dizaine de jours de marche, se trouve le sanctuaire d'Ammon où des prêtres, dit-on, communiquent avec ce dieu et font des prophéties. Je brûle d'envie de les consulter, car leurs oracles(26) sont aussi célèbres que ceux de la Pythie de Delphes(27).

La petite escorte faisait toujours grise mine. Elle comptait une vingtaine de soldats qui avaient été choisis pour leur endurance et leur bravoure. Parmi ceux-ci se trouvaient Critas, Callisthène(28), Cleitos et Héphestion, proches compagnons d'Alexandre, ainsi que quelques guides.

En silence, ces derniers hommes hissaient les réserves d'eau et les provisions sur le dos d'une centaine de chameaux.

— Accompagner Alexandre, c'est une chose, mais partir dans ce désert brûlant, peuplé de sales bestioles, c'en est une autre ! ronchonnait un soldat qui quittait à contrecœur sa belle Égyptienne.

— Moi, rétorqua Critas en riant, les serpents ailés dont on parle tant, je veux les voir de près, au contraire ! Après les crocodiles et les hippopotames du Nil, on va avoir de belles surprises.

La mule qui portait Callisthène trottnait déjà. Sur ses flancs pendaient deux sacs remplis de rouleaux de papyrus. C'était son matériel, car il était de toutes les aventures pour rapporter dans les moindres détails chaque épisode de l'expédition d'Alexandre.

— En avant, soldats ! cria Alexandre avant de disparaître dans un nuage de poussière.

En tête de la colonne, Alexandre piqua plein sud et marcha énergiquement. Sûr de son destin, persuadé de pouvoir défier n'importe quel danger.

Pendant des jours et des jours, les dunes moutonnèrent à l'infini. Les sabots des chameaux et les pieds des hommes s'enfonçaient dans le sable mou. L'avancée était difficile. La chaleur écrasante ne laissait pas de répit et il n'y avait que du sable, toujours du sable, à perte de vue.

— Les Égyptiens disent que le désert est le domaine de Seth, le dieu du mal. Il peut surgir à tout moment sous la forme d'un monstre, lança un jour un soldat qui cherchait à partager ce qu'il savait du pays et à détendre l'atmosphère.

— Économise plutôt ta salive, répondit un de ses camarades, tu pourrais en avoir besoin si tu ne veux pas avoir le gosier aussi sec qu'un caillou !

— Le gosier sec et le ventre vide, répliqua un autre. Regardez les chameaux, ils se dandinent comme des danseuses depuis qu'ils n'ont plus de provisions à porter !

Ayant surpris cet échange de propos, Cleitos jugea prudent d'avertir le roi :

— Les soldats montrent des signes de découragement et les réserves d'eau s'épuisent. Que peut-on faire, Alexandre ?

— Rien, mon cher Cleitos, rien sinon avancer, encore avancer, répondit ce dernier d'un air absent, entièrement concentré sur sa marche.

À l'écart du roi, le vieil homme secoua la tête et fit une moue de dépit, avant de marmonner :

— Autant je comprenais le roi Philippe à demi-mot, autant il m'est difficile de savoir ce que pense son fils !

À l'arrière de la colonne, Critas s'était arrêté pour éponger son visage ruisselant. Dès qu'il releva la tête, il se mit à crier :

— Arrêtez-vous, les gars, regardez là-bas, dans le ciel, des nuages !

Tout le monde s'immobilisa et s'assembla autour du guide qui dit d'un ton assuré :

— Non, ne rêvez pas, déclara-t-il. Il ne pleut jamais ici. Ce qu'on peut au mieux espérer, c'est un ciel couvert qui pourrait atténuer la

chaleur... Rien de plus !

Quelques heures plus tard, les premières gouttes qui tombèrent lui donnent tort et rendirent presque fous les soldats. Ils levèrent les bras au ciel, ôtèrent leurs vêtements et, surtout, ouvrirent grand leurs bouches pour capter la moindre goutte d'eau.

Une petite pluie fine, insistante, remplacée bientôt par une averse fournie, les mit au comble du bonheur.

— Zeus a eu pitié de nous et il nous protège ! affirmèrent-ils.

Agenouillés dans le sable, ils burent pendant un long moment l'eau recueillie dans leurs casques et leurs boucliers retournés.

— Et les réserves ? Qui pense aux réserves ? demanda Critas en se levant d'un bond.

Il saisit des lances, les planta dans le sable et y attacha des manteaux. L'eau ainsi retenue fut versée dans les outres et les gourdes.

— Bravo, Critas. Belle présence d'esprit ! le félicita Alexandre, alors que l'averse prenait fin.

Le lendemain, ce moment de grâce fut vite oublié. Une tempête de sable se leva à l'horizon et s'abattit au-dessus de la troupe avec une terrible violence. Cloués sur place, les hommes se pelotonnaient ou courbaient le dos. Le sable cinglait leur visage et s'infiltrait partout. Le vent qui soufflait en rafales hurlait dans l'immensité et les poussait à la renverse.

Ce cauchemar dura plusieurs heures et, quand brutalement le nuage de brume se dissipa, il laissa apparaître une étendue lisse où toute la trace de la piste avait disparu.

— Nous sommes perdus ! lança un soldat avec effroi. Comment allons-nous faire pour nous repérer ?

— Ne t'inquiète pas, le rassura Alexandre, Zeus est avec nous, et les guides aussi : ils connaissent bien cet endroit.

— Demandons aussi à Critas de lever la tête, plaisanta Callisthène.

Il ne croyait pas si bien dire... Au bout d'un long moment d'errance, ils virent apparaître dans le ciel deux oiseaux noirs.

— Des corbeaux, c'est bon signe. Cela signifie que le but est proche, déclara le guide qui paraissait soulagé.

— En es-tu bien sûr ? interrogea Critas. Ne sont-ils pas plutôt en train d'attendre nos carcasses pour se régaler ?

Alexandre ordonna de suivre les corbeaux et il se mit à la tête de la colonne. Quand ils comprirent que les oiseaux qui volaient au-dessus d'eux les guidaient jusqu'à l'oasis, les soldats échangèrent des regards stupéfaits. Leur chef était vraiment ami des dieux. Il était capable de tout : conquérir, affronter les multiples dangers, attirer des oiseaux pour qu'ils lui montrent la route... Et quoi d'autre encore ?

Dans l'oasis, l'ombrage des palmiers et le doux murmure de l'eau cristalline invitaient au repos. Pendant que les soldats se désaltéraient et soignaient leurs pieds endoloris, Alexandre, accompagné de ses amis, se rendit au temple d'Ammon. Il y pénétra seul et en sortit peu après le visage rayonnant. Il irradiait une lumière si étrange que ses compagnons hésitèrent à l'interroger.

— Eh bien, Alexandre, que t'a dit l'oracle du dieu Ammon ? se risqua enfin Héphestion.

— Ce que j'espérais entendre...

— Tu vas donc continuer à vaincre tes ennemis ?

— Oui, désormais je serai invincible.

— Et as-tu appris quels étaient les assassins de ton père ?

— Les assassins de Philippe de Macédoine, oui. Ce sont des gens du palais qui ont voulu régler ainsi quelques intrigues... Quant à mon père, m'a dit l'oracle, il n'a pu être assassiné, car ce n'est pas un mortel⁽²⁹⁾.

Cette réponse plongea toute l'assistance dans un profond silence, rompu bientôt par Héphestion qui cherchait à comprendre le sens caché de ces mystérieuses paroles :

— Cela signifie donc que toi non plus tu n'es pas mortel ? Serais-tu alors un dieu ?

Alexandre regarda son ami de façon étrange et le laissa sans réponse. Puis il s'éloigna lentement dans la pénombre du crépuscule, comme s'il était habité par une force mystérieuse.





VI

HEURES SOMBRES ET INSTANTS LUMINEUX

— **E**uriptine ! Euriptine ! s'écria Critas dans les couloirs du palais perse de Pasagardes, en croisant la belle servante du roi. Quelle joie de te voir, j'en tremble d'émotion !...

— Ne parle pas si fort ! On pourrait nous surprendre, murmura la jeune servante d'Alexandre en pressant le pas. Qu'as-tu à me dire, Critas ? Pourquoi guettes-tu ainsi mes allées et venues ? Mon maître risquerait d'en prendre ombrage !

Critas balbutia quelques mots, chercha à prendre les mains de la jeune femme et se lança :

— Euriptine, ne me repousse pas, laisse-moi regarder ton visage, j'aimerais te dire tant de choses !

La jeune femme esquissa un sourire. Flattée mais quelque peu gênée, elle détourna la tête et vit s'approcher Parménion et son fils, Philotas, un compagnon d'Alexandre.

Aussitôt, elle entraîna Critas dans le recoin d'une salle, car elle craignait qu'on les vît ensemble. Mais ce fut précisément cette pièce que choisirent les deux hommes pour poursuivre leur conversation, loin des oreilles indiscretes.

— Calme-toi, Philotas, recommanda Parménion à son fils en vérifiant que la porte était bien fermée. Je pense comme toi, Alexandre n'est plus celui que nous avons connu. Il ne supporte pas la contradiction et se conduit en prince d'Orient, sanguinaire et brutal. L'expédition entamée il y a six ans n'est plus à présent qu'une fuite en avant jonchée de cadavres. Mais ne le dis pas trop haut, je t'en supplie, et fais-toi tout petit !

— Je ne supporte plus de patauger dans le sang de toutes ces tueries. Nous avons parcouru des milliers de kilomètres et une grande partie de l'Empire perse est à présent soumise. Ses capitales, Suse,

Babylone et Persépolis, ainsi que Pasagardes, où nous sommes aujourd'hui, sont entre nos mains. Le roi des Macédoniens s'apprête à prendre la place de Darius, le Grand Roi. Faudra-t-il alors l'appeler le roi Alexandre le Grand ?

— Vois-tu, mon fils, j'ai appris une chose en côtoyant Philippe et Alexandre : les grands de ce monde ne sont pas comme nous. Ils sont assoiffés de pouvoir et leur orgueil est démesuré. Mais il est bien imprudent de leur en faire la remarque !

— Est-ce à dire qu'il faut tout accepter ? lança Philotas avec violence. Non, père. Non ! D'ailleurs, il faut que je te l'avoue... un complot se prépare. C'est un de mes informateurs qui m'a averti. J'ai décidé de ne pas le dénoncer et de laisser agir. Nous verrons bien si les dieux veillent sur leur protégé !

Sur ces mots, Philotas tourna les talons et laissa Parménion paralysé de stupeur. Dans leur coin, Critas et Euriptine retenaient leur souffle, abasourdis, eux aussi, par ce qu'ils venaient d'entendre. À peine le vieux général eut-il quitté la salle qu'ils se précipitèrent vers les appartements royaux : il fallait tout de suite avertir Alexandre !

En les voyant surgir ensemble, le roi sursauta, puis éclata de rire. Mais très rapidement leur agitation l'inquiéta. Il les pressa de dire ce qui les amenait. Alors Critas et Euriptine se mirent à parler. Alexandre les écouta avec gravité et stupéfaction. À la fin de leur récit, il se laissa tomber sur un siège, se prit la tête entre les mains et murmura, accablé :

— Lui ! Philotas, mon ami, est-ce possible ? Celui en qui j'ai toujours eu une confiance absolue, l'officier que j'ai comblé d'honneurs, que j'ai fait commandant de ma cavalerie d'élite... Lui, capable de laisser se tramer un complot contre moi !

Pendant de longs instants, le roi remâcha à voix haute sa rancœur. Puis il se leva, le visage blême, envahi par une colère sourde. Il devait agir au plus vite, déjouer le complot et châtier les coupables avec une extrême sévérité. Pour l'exemple...

— Qu'on aille chercher Philotas et qu'on convoque un conseil de guerre pour le juger ! ordonna-t-il d'une voix dure.

Deux jours plus tard, Alexandre fut le premier à entrer dans la salle où devait se tenir le procès. D'humeur noire, il ne jeta pas même un regard au somptueux décor de la pièce, qui abritait encore quelques mois plus tôt les audiences du Grand Roi. Le plafond était soutenu par des colonnes ornées de chapiteaux à tête de cheval et les murs étaient tapissés de briques émaillées.

Le conquérant avait les traits tirés, et ses compagnons qui l'avaient rejoint étaient brisés par l'angoisse. Ils savaient qu'ils allaient devoir se prononcer sur la vie d'un des leurs, un homme avec lequel ils

avaient, depuis si longtemps, tant partagé !

Après l'entrée de Philotas, tout s'enchaîna : le violent discours d'accusation du roi, l'interrogatoire serré de l'accusé, son refus de parler, ses aveux extorqués sous la torture et enfin la condamnation à mort sans appel.

Quelques jours plus tard, la sentence fut exécutée et Philotas mourut transpercé d'un coup de lance. Les autres membres du complot furent jugés de façon aussi expéditive. Peu après, ce fut le tour de Parménion, le père de Philotas.

— Parménion, le général de Philippe ? Le chef de guerre qui nous a menés jusqu'ici victorieusement ? Tu n'y penses pas, Alexandre ! avait protesté le vieux Cleitos, lorsque le roi avait annoncé sa décision au conseil de guerre.

— Il m'est difficile de faire autrement, avait répondu le conquérant d'un ton glacial. Le risque est grand que Parménion se révolte, ainsi que toutes les troupes sous ses ordres. Je ne peux lui en laisser l'occasion.

Puis il s'était éloigné rapidement pour couper court aux autres oppositions. Peu après, il donnait l'ordre d'assassiner Parménion. Quant aux soldats qui protestaient, il les fit isoler dans le bataillon des indisciplinés.

Tant de dureté choqua l'armée tout entière, désormais privée de ses chefs les plus populaires. Minée par le doute, elle était au bord du découragement.

Au printemps de l'année 329, stationnée en Médie, elle reprit sa marche en traînant les pieds. De l'enthousiasme et du courage, il lui en fallait pourtant, pour cheminer là où Alexandre voulait l'entraîner !

— Nous avons soumis la plus grande partie de l'Empire perse, avait-il déclaré à l'heure du départ. Tout sera achevé lorsque Darius vaincu sera prosterné à mes pieds. Mais avant, il nous faut le rattraper et combattre les troupes qui l'accompagnent.

Pendant deux années, l'armée de conquête s'enfonça dans les régions hostiles du nord de la Perse, à la poursuite de Darius qui demeurait introuvable. Là, ce n'étaient que montagnes enneigées, steppes brûlées par le soleil, plateaux immenses battus par les vents. Et partout, des ennemis, des peuples restés fidèles au roi des Perses, insaisissables, sans cesse en mouvement, ou retranchés dans leurs villages fortifiés...

L'expédition devenait cauchemar : les soldats souffraient énormément. Ils livraient des combats d'une violence extrême, mouraient par dizaines dans des embuscades. Pourtant, ils avançaient encore...

À Samarkand, une ville d'Asie centrale située presque à l'extrémité

de l'Empire perse, Alexandre ordonna de faire une pause. Là, pour distraire ses soldats, il multiplia fêtes et banquets.

Un soir, ses proches compagnons étaient réunis autour de lui. Le vin coulait à flots et échauffait les têtes. Comme à son habitude, quand il était ivre, Alexandre vantait ses prouesses, encouragé par quelques officiers. Mais, cette fois, il alla plus loin : il dénigra son père Philippe et sa valeur guerrière. Cleitos, vieil ami du père d'Alexandre, enflammé lui aussi par le vin, protesta :

— Ça suffit ! Tu ne dis que des sottises.

Alexandre reposa sa coupe et se dirigea hébété vers le vieux soldat.

— Qu'est-ce qui te prend, Cleitos ?

— Penses-tu vraiment que c'est toi seul qui nous as menés jusqu'ici ? Qui a réorganisé l'armée ? Qui l'a rendue efficace ? C'est ton père, Philippe ! Pourquoi as-tu besoin, ce soir, de le rabaisser ? D'ailleurs, lui au moins savait reconnaître les mérites de ses soldats !

Alexandre devint blême de rage et dit d'une voix blanche :

— Cleitos, tu parles bien, quand tu as trop bu, mais tu dépasses les bornes !

— Attends ! Je ne t'ai pas tout dit. Regarde-toi un peu : ta façon de t'habiller comme les rois perses est ridicule ! Et ces prosternations(30) que tu exiges maintenant quand on t'approche. Une vraie mascarade ! Tu rêves de devenir un autre Darius et d'être entouré d'esclaves qui baisent l'ourlet de ta tunique. Philotas et Parménion sont morts : ils ont bien de la chance de ne pas assister à une telle déchéance !

Ce furent les mots de trop. Alexandre chercha à saisir son épée, qu'on avait prudemment cachée. Mais Cleitos, au comble de l'excitation, continua de plus belle :

— Tu te fâches parce que je dis tout haut ce que tout le monde pense tout bas ! Tu en apprends bien plus d'un vieux soldat, ici, ce soir, que de l'oracle d'Ammon au fin fond du désert d'Égypte. Tu ne m'empêcheras pas de parler...

Envahi par une colère devenue incontrôlable, Alexandre perdit la tête. Il arracha un javelot à l'un des gardes qui l'entourait et le lança de toutes ses forces sur Cleitos, qui s'écroula, devant toute l'assistance horrifiée. Le roi, aussitôt dégrisé, s'approcha du vieil homme et laissa échapper un cri de douleur en découvrant qu'il était mort. Dans un silence complet, il retira le javelot de sa poitrine et tenta aussitôt de le retourner contre lui. Mais ses compagnons réussirent à l'en empêcher.

Pendant des jours et des nuits, Alexandre ne réclama que la mort. Il pleura de désespoir et hurla longtemps le nom de l'ami tué de ses mains. Seuls Héphestion et Euriptine, par des paroles apaisantes, parvinrent à atténuer son chagrin. Mais l'ombre de Cleitos planait. Elle ne le quitterait plus jamais.

Cette histoire tragique plongeait l'armée dans la consternation. Mais une nouvelle inattendue courut dans ses rangs, comme une traînée de poudre, provoquant soudain une formidable effervescence.

— Darius est mort ! On rentre, on rentre chez nous ! La guerre est finie ! criaient les soldats en se précipitant vers leurs bagages.

Alerté par le vacarme, Alexandre, qui avait repris un peu de forces, arriva au galop dans le camp et fit sonner le rassemblement.

— Soldats ! Quelle mouche vous a piqués ? Pourquoi vous agitez-vous comme ça ?

Les commandants s'approchèrent et l'un d'eux prit la parole :

— Les hommes fêtent l'événement et ont envie de retrouver leurs épouses et leurs enfants. Est-ce mal ?

— Non, répondit Alexandre sèchement. Le roi des Perses est mort, mais il est mort honteusement, trahi par son lieutenant Bessos qui a rassemblé des milliers de soldats pour préparer une attaque contre lui. Notre tâche est loin d'être achevée !

Quand tous les hommes arrivèrent pour se regrouper autour de lui, il lut la déception sur leurs visages. Alors, il poursuivit en s'adressant directement à eux :

— Amis, chers compagnons de bataille, nous devons continuer notre route. Si nous nous arrêtons là, tous nos efforts auront été inutiles. Je sais, vous êtes fatigués, mais vous êtes les meilleurs soldats du monde, et personne ne peut surpasser votre courage. Vous méritez repos et récompenses, je le sais aussi.

Il s'interrompit pendant quelques instants, afin de donner plus de poids à ses paroles, puis il reprit :

— Je ne vous retiens pas. Ceux qui le veulent peuvent repartir !

Alexandre savait que la partie était serrée. Pendant un court moment, un étrange silence plana sur le camp.

Les hommes baissèrent la tête, échangèrent des regards, puis l'un après l'autre, ils firent un pas en avant. Et d'une seule voix, ils s'écrièrent :

— Nous sommes avec toi, Alexandre !

Cette réaction unanime le bouleversa et le rendit incapable d'articuler le moindre mot. Il se mordit la lèvre, tenta de retenir ses larmes. Mais elles coulèrent doucement le long de ses joues amaigries. Il regarda longtemps ses hommes qui venaient de lui manifester sans retenue leur fidélité. Ils lui insufflaient une énergie nouvelle. Et de ce spectacle, il ne se lasserait jamais !

Apaisé, Alexandre se mit alors à penser à la suite de son expédition et à organiser ses territoires nouvellement conquis. Darius mort, il pouvait à présent prétendre être son successeur. La noblesse perse,

d'ailleurs, ne s'y était pas trompée. Chaque jour, elle se ralliait un peu plus à lui, le désignant ainsi comme son nouveau maître !

Un jour, alors qu'il était penché sur sa table de travail depuis des heures dans son campement de Samarkand, la fidèle Euriptine lui proposa :

— Si tu me le demandes, je peux te servir d'interprète. Je connais la langue de ce peuple que tu viens de soumettre. N'as-tu pas invité ce soir leurs représentants ?

Alexandre, étonné, leva les yeux vers elle.

— Cela veut-il dire que tu appartiens à ce peuple ?

La servante, un peu troublée, détourna la tête.

— Oui, je suis une des leurs, avoua-t-elle avec difficulté. J'ai été enlevée à l'âge de dix ans par des guerriers de cette contrée et vendue ensuite à un marchand. Mon père était le chef d'une tribu d'ici...

Sentant qu'une grande émotion submergeait la jeune femme, Alexandre s'approcha d'elle pour lui prendre les mains et la fixa droit dans les yeux :

— Ainsi, tu as passé tout ce temps auprès de moi, sans me dire d'où tu venais... Et moi qui ne t'ai jamais posé de questions !

— À quoi cela aurait-il servi ? répondit la servante, avec tristesse.

— Laisse-moi te proposer quelque chose. En remerciement de ton dévouement, je suis prêt à te rendre ta liberté. Retourne chez les tiens, car ta place est parmi eux. Je te donnerai tout ce que tu veux pour t'établir : de l'or, des chevaux...

— Non, Alexandre, l'interrompt Euriptine. Ce peuple m'est étranger à présent et ma place est auprès de toi, de ton armée... Je te suis si attachée ! murmura-t-elle en pleurant.

Le soir, lors du festin, Euriptine se tint non loin d'Alexandre et elle remarqua, comme lui, une jeune femme très belle parmi les convives. C'était Roxane, la fille d'Oxyartès, le chef de la région. Son père la surnommait, avec une grande fierté, « Petite étoile ». Son visage plein de grâce était éclairé par un sourire éclatant et des yeux sombres où brillait une intense lumière.

Avec une pointe de jalousie, Euriptine l'observa. Tout au long du banquet, elle aperçut les regards appuyés que s'échangèrent les deux jeunes gens. Aucun doute, ils se plaisaient !

Elle ne fut pas la seule à s'en rendre compte. Dès le lendemain, les langues allaient bon train :

— Alexandre amoureux ! Inimaginable !

— C'est vrai ! Les femmes, jusqu'ici, ne l'ont jamais intéressé... La belle Roxane aurait-elle un secret ?

— On dit même qu'il va l'épouser !

En effet, pendant les jours qui suivirent, Alexandre sembla entraîné dans le tourbillon de la passion. Il ne quittait plus Roxane, dont la beauté l'ensorcelait et le faisait trembler d'émotion. Il ne se lassait pas d'entendre sa voix douce, d'admirer sa silhouette parfaite et de se plonger dans la lumière de ses yeux violets.

Alors sans plus attendre, il se rendit auprès du père de la belle et il lui demanda sa main.

Le chef Oxyartès fut flatté par un tel honneur. Il accepta la demande du roi, car il y voyait le gage d'une paix durable dans sa région.

— Mais, ma fille, qu'en dit-elle ? demanda-t-il malgré tout, d'un air faussement naïf.

Roxane, qu'on faisait entrer à ce moment-là, s'agenouilla aux pieds d'Oxyartès en s'écriant :

— J'aime Alexandre, père, et pour l'éternité !

Alors que les préparatifs du mariage battaient leur plein, le roi fut surpris de voir un jour apparaître Critas au seuil de sa tente.

— Puis-je entrer, Alexandre ? lui demanda-t-il avec une voix un peu étranglée. Je souhaite te parler.

— Mon vieux soldat, je n'ai pas beaucoup de temps, mais vas-y, je t'écoute !

— Voilà ! quelque chose de très important m'amène ici, commençait-il un peu hésitant en se tordant les doigts. J'aime Euriptine, j'aimerais l'épouser, elle est d'accord... Mais il me faut ton autorisation.

Alexandre, qui ne s'attendait pas à une telle nouvelle, prit la peine de s'asseoir et rit de bon cœur.

— Décidément, Critas, tu m'étonneras toujours ! Tu veux maintenant m'enlever ma chère servante. Et après ? Que me réserves-tu ? Eh bien soit ! J'accepte de lui donner sa liberté, et j'approuve ton choix : tu as beaucoup de goût... et du bon sens aussi, car Euriptine a de grandes qualités... Pour que la fête soit encore plus belle, je te fais une proposition, Critas : que dirais-tu si ton mariage était célébré le même jour que le mien ?

Critas entrouvrit la bouche de surprise et resta figé, le visage illuminé par un bonheur immense. Puis il ne put s'empêcher de se lancer vers Alexandre pour l'étreindre. Avant de s'éloigner en bondissant de joie comme un jeune homme, sous le regard attendri du roi.

Qui aurait cru que Samarkand, lieu tragique pour Alexandre, servirait aussi de cadre aux instants les plus lumineux de sa vie ?

Les noces furent somptueuses et célébrées dans le luxe. Pendant qu'aux quatre coins de la ville étaient dressées des tables regorgeant de nourriture, un gigantesque festin réunissait trois mille invités au

palais. Ils étaient installés autour des mariés sur des banquettes presque au ras du sol. Sur des tables basses en cuivre, trônaient des aiguières et des brûle-parfum d'où s'échappaient des senteurs capiteuses.

Au début du repas, selon la coutume de son pays, Alexandre coupa un morceau de pain avec son épée et en donna une part à Roxane. À côté d'eux, Critas et Euriptine répétèrent le geste.

Les deux couples mâchèrent le pain en se regardant amoureusement dans les yeux, puis ils s'enlacèrent pour échanger un baiser.

Pendant tout le banquet, ils firent éclater leur joie et leur bonheur en riant à gorge déployée.

Au cours de la nuit, des jongleurs avec leurs ours en laisse se relayèrent pour faire leurs numéros. Puis, des jeunes femmes vêtues de voiles légers dansèrent avec grâce sur d'épais tapis chamarrés au son des flûtes, des cithares et des tambourins. Et dans le ciel étonnamment clair, veillait la lune.





VII

AUX LIMITES DU MONDE CONNU

Ce soir-là, en cette fin d'année 327, alors que le ciel était zébré d'éclairs, Alexandre, seul sous sa tente, veillait. Il était à présent au Cachemire et, au loin, il pouvait apercevoir les premières pentes du massif de l'Himalaya.

La faible lueur d'une lampe à huile éclairait son visage penché sur un rouleau de papyrus. À ses pieds, son chien Sipitas sommeillait, indifférent à l'orage qui se déchaînait.

D'un geste rapide, d'un air concentré, Alexandre écrivait. Il rédigeait une lettre pour Aristote⁽³¹⁾, son maître, qui avait jadis été chargé de son éducation. Depuis son départ, il y avait maintenant plus de sept ans, le conquérant ne manquait jamais de lui envoyer périodiquement des nouvelles,⁽³²⁾ car, depuis la Grèce, le vieil homme, grand penseur mais aussi grand géographe, suivait avec passion la progression de son ancien élève.

Alexandre, roi de Macédoine à Aristote, salut !

À bien des moments, il m'arrive de penser à toi, maître, le long du chemin de cette grande expédition commencée voici maintenant des années.

Chaque jour, je remercie les dieux qui t'ont inspiré en me confiant cette équipe de savants marchant à la suite de mes soldats. Leur enthousiasme est grand et leur curiosité insatiable !

Grâce aux nombreuses observations qu'ils ont soigneusement mises par écrit, je suis fier que mon entreprise ne se réduise pas à une succession de conquêtes militaires. Elle est aussi une exploration de terres inconnues et contribue grandement à une meilleure connaissance de notre monde.

Nous allons de découverte en découverte. Cette mystérieuse Asie recèle des richesses inouïes que je n'ai pas le temps de te décrire dans le détail. Elles sont si surprenantes qu'elles dépassent parfois l'entendement !

À l'époque où j'étais ton élève, tu m'as transmis ta passion pour la géographie. Tu te plaisais, je m'en souviens encore, à dessiner à grands traits la carte du monde, telle que tu l'avais établie. La Terre ressemble à une galette plate et ovale, me montrais-tu. Elle repose sur un monde souterrain inconnu et elle est entourée d'un océan. Sais-tu que cette mer hante, depuis cette époque, mon imagination ? Eh bien, je peux t'annoncer aujourd'hui que je crois l'avoir trouvée !

Il y a quelques mois, j'étais parti en reconnaissance et j'ai franchi le fleuve Iaxarte qui sert de frontière au nord de l'Empire perse : l'une des limites du monde que tu avais tracée. Avec Bucéphale, j'ai galopé, fou d'excitation, à travers une immense plaine couverte d'herbes hautes et j'ai cru entrevoir, à l'horizon, une énorme masse liquide : le fameux océan circulaire qui entoure notre monde ! Revenu vers mes compagnons, j'ai aussitôt donné l'ordre de fonder une nouvelle ville sur la rive du fleuve. Je lui ai donné le nom de « Alexandrie Eschaté »⁽³³⁾. Elle vient s'ajouter ci la longue liste de villes nouvelles qui jalonnent ma route.

Je suis à présent en train de progresser vers le sud et je m'enfonce dans l'Inde profonde. Quand j'aurai conquis toutes les régions traversées par le fleuve Indus et tous ses affluents, plus aucun obstacle ne pourra m'empêcher d'atteindre les rivages de la mer qui borde les régions les plus éloignées du monde habité. Je serai alors en possession d'un immense empire et j'aurai mené, avec mes vaillants soldats, l'entreprise la plus glorieuse et la plus audacieuse de toute l'histoire ! Seras-tu fier de moi, maître ?

En attendant, j'ai envoyé certains de mes géographes en mission. Tu sais sans doute qu'un groupe est parti, il y a bien longtemps déjà, dans le sud de l'Égypte. Je l'ai chargé de retrouver les sources du Nil, afin de pouvoir expliquer le phénomène si étrange de ses crues. Par quel mystère ce fleuve se met-il à déborder, chaque année, à la même saison ?

À l'heure qu'il est, tu dois en savoir plus que moi, car ces hommes doivent être rentrés et se trouver près de toi, en Macédoine.

Le savant Héraclide, que tu connais bien, est en marche au nord d'ici, vers la mer Caspienne. Il doit longer ses rivages et découvrir si cette immense étendue d'eau, qui se situe au cœur de l'Asie, communique avec l'océan.

Par ailleurs, tu sais sans doute que les métreurs qui m'accompagnent font un travail bien utile. Ils calculent les distances en comptant les pas effectués entre chaque étape. Grâce à leurs informations, les géographes dressent des cartes assez précises des régions que nous conquérons.

Au moment où je t'écris, des pluies torrentielles s'abattent sur notre camp. Les éclairs et les coups de tonnerre qui déchirent le ciel font craindre le pire à nos hommes. Ils pensent que Zeus, mécontent de nous savoir si loin de notre patrie, manifeste ainsi sa colère. Je ne manque pas de les rassurer. Des guides indiens m'ont expliqué que c'était la saison des pluies.

Elles durent en général soixante-dix jours... Il nous faut prendre notre mal en patience et guetter les dangers que cache ce pays étrange.

Ici pullulent toutes sortes d'animaux inconnus et inquiétants. Les savants ont capturé les plus étranges et ils t'ont préparé un lot de spécimens(34) qui te sera envoyé avec cette lettre. Tu auras ainsi tout le temps de les observer. Peut-être auront-ils leur place dans ton ouvrage en préparation sur les animaux ? Il s'agit de crocodiles, de tigres, de singes, d'oiseaux appelés perroquets. Rien à voir avec les gazelles et les antilopes rencontrées en Iran, ni les yacks du Tibet que l'on t'a déjà décrits.

Les plus redoutables sont ici les serpents. Ils sont de toutes les couleurs et de toutes les dimensions. Celui que Perdiccas a tué d'un coup de hache était un géant. Un python, comme on l'appelle. Il mesurait treize coudees(35) ! Tu imagines ?

Il y a quelques jours, notre savant Thessalos n'a malheureusement pas eu la même présence d'esprit que Perdiccas. Il était en train d'explorer la forêt tout près d'ici, à la recherche de plantes rares, quand son pied s'est posé sur une masse noire et molle. Il a reculé très vite et il a vu brusquement se dresser devant lui un énorme serpent qui lui barrait le chemin ! Impossible de le confondre avec un autre : Thessalos l'avait immédiatement reconnu. C'était un cobra. Il aplatisait et étalait son cou en sifflant. Aussitôt, il a sorti sa longue langue en forme de crochet et a projeté son venin sur le bras du savant. Le malheureux a tout de suite été pris de tremblements et a juste eu le temps d'alerter son compagnon avant de s'évanouir. Quand il a été ramené au camp, les médecins ont jugé son état désespéré. Le malade se tordait dans tous les sens, en proie à des douleurs insoutenables, le corps couvert de sueur. Un autre savant est arrivé, en courant, escorté d'un vieux sage indien. Depuis quelque temps, les deux hommes qui s'étaient rencontrés dans la forêt, étaient devenus amis et échangeaient leur savoir. Le vieil Indien a préparé un breuvage étrange, mélange d'herbes, de feuilles et de racines et l'a fait boire à Thessalos. Pendant un long moment encore, celui-ci est resté entre la vie et la mort. Ce n'est que plusieurs jours après, un beau matin, qu'il est sorti de sa torpeur et a semblé guéri ! Il a compris alors que le sage lui avait donné un puissant contre-poison. À présent, nous gardons cette recette précieusement.

Depuis, les soldats ont peur. Ils ont du mal chaque soir à s'endormir et ils craignent d'être mordus pendant leur sommeil... Alors que ces rudes gaillards ont affronté déjà tant de dangers, qu'ils risquent leur vie à tout moment dans les combats, la seule vue d'un serpent les rend aussi peureux que des enfants ! Difficile à comprendre... Il est vrai que la mort par morsure est moins glorieuse que sur un champ de bataille ! Ainsi, pour se protéger, ils allument des feux, la nuit, autour de leurs campements et se relaient pour les activer, comme s'ils montaient la garde.

Je ne terminerai pas cette lettre, cher maître, sans te parler des échantillons de plantes que je t'envoie. Les botanistes les ont recueillis avec

le plus grand soin. Ils peuvent être d'une grande utilité !

L'un est un épi de riz. C'est une céréale très répandue dans les régions chaudes et humides. Ses grains servent à nourrir des peuples entiers. L'autre est un arbuste que l'on nomme abricotier. Il donne de beaux fruits orangés au goût sucré. Peut-être pourrait-il prospérer en Macédoine, tout comme le citronnier⁽³⁶⁾ dont je t'envoie le fruit, gorgé de jus et si agréablement parfumé ?

Tu vois combien la moisson est riche !

J'espère, cher maître, que cette lettre te trouvera en bonne santé. Prends soin de toi.

Alexandre

Alors qu'il relisait attentivement tout ce qu'il venait d'écrire, Alexandre fut interrompu par des bruits de pas.

— J'attendais que tu termines..., lui dit Roxane en entrant dans la tente. Regarde, je ne suis pas venue seule. Comme l'orage me terrifie, Euriptine et Critas ont proposé de m'accompagner jusqu'ici. En plus, ils veulent te présenter quelqu'un...

Alexandre leva la tête, se retourna et vit Critas avancer vers lui, le visage éclairé par un sourire malicieux.

— Voilà, Alexandre, je te présente mon nouveau compagnon ! Il s'appelle Crition et il m'obéit au doigt et à l'œil !

Alexandre plissa le front. Il avait du mal à distinguer dans la pénombre la forme noire perchée sur l'épaule du soldat. Quand elle s'agita et déplia ses plumes multicolores, il comprit.

— Un perroquet ? dit-il en riant. Mais que comptes-tu en faire ?

— Le garder, pardi ! répliqua Critas en caressant les plumes de l'oiseau. Euriptine est d'accord et puis, il fait tellement rire mes compagnons qu'on ne peut plus s'en passer : il est devenu la mascotte de notre phalange. D'ailleurs, quand Roxane l'a vu, elle a été conquise, elle aussi. Regarde ses plumes magnifiques ! Et ce bec puissant ! À sa demande, je te le prête ! Tu auras tout le temps de l'admirer et de voir comme il est amusant !

Alexandre fronça les sourcils. Il était étonné. Un oiseau ici dans sa tente, quelle idée bizarre !

— Juste un petit moment..., suppliait Roxane, il est si drôle ! Critas m'a assuré qu'il restera bien tranquille. Accepte... Je t'en prie !

Face à cette insistance, qui le surprit un peu, Alexandre sourit et céda. Comment aurait-il pu refuser quelque chose à sa belle épouse quand elle l'implorait de cette façon ?

Avant de s'éloigner pour la nuit, Critas installa son perroquet sur un montant de la tente. Ainsi, l'oiseau était hors d'atteinte de Sipitas qui grondait, mécontent de voir cet intrus chez son maître. Quand il se

calma, Alexandre souffla la flamme de la lampe et s'allongea sur son lit aux côtés de Roxane, qui semblait endormie.

Au milieu de la nuit, des petits bruits réveillèrent Alexandre qui avait, depuis quelque temps, un sommeil léger. Il se leva, fit quelques pas et se recoucha, après avoir vérifié qu'il n'y avait rien de suspect.

À l'aube, une voix le sortit de sa torpeur.

— Alexandre, lève-toi ! Alexandre, lève-toi ! répétait-elle sans cesse.

Intrigué, le roi quitta son lit et alla voir les gardes postés à l'entrée de la tente. Rien à signaler ! Il revint sur ses pas et observa Roxane, qui paraissait plongée dans un profond sommeil. Sans même s'apercevoir qu'elle avait ouvert un œil, il reprit sa place à ses côtés.

— Alexandre, lève-toi ! Alexandre, lève-toi !

À nouveau le roi se leva et inspecta chaque recoin de la tente. Puis il revint dans son lit, sans entendre les petits rires étouffés de Roxane. À plusieurs reprises encore, la voix nasillarde et aiguë s'éleva, claironnant toujours le même refrain.

Après une nouvelle inspection de sa tente, Alexandre avait du mal à retrouver le sommeil. Soudain il eut une illumination. Les perroquets n'étaient-ils pas ces fameux oiseaux qui, d'après les Indiens, parlaient en répétant à l'infini les mêmes sons ?

Il se redressa dans son lit et s'amusa pendant un long moment du tour que lui avaient joué Critas, le farceur et Roxane, sa complice !

Quand sa femme se réveilla le sourire aux lèvres, il lui cacha sa découverte.

Mais le lendemain matin, ce fut elle que la voix nasillarde tira brusquement de son sommeil.

— Roxane, lève-toi ! Roxane, lève-toi !

Alexandre riait sous cape : le perroquet avait bien retenu la leçon qu'il lui avait donnée toute la journée, après avoir demandé à son épouse de ne pas le déranger.





VIII

LES ÉLÉPHANTS DE PORUS

Dans son palais fastueux, enchâssé dans la forêt tropicale toute vibrante de sifflements, de cris et de hurlements d'animaux, le roi indien Porus couvert de soieries et de pierres précieuses ne décolérait pas face aux envoyés d'Alexandre.

— Accueillir ce conquérant sanguinaire aux frontières de mon royaume ? C'est bien ce qu'il me demande ? Dites-lui que j'y serai ! Et j'y serai, non pas les bras chargés de cadeaux, mais avec toute mon armée ! Nous verrons bien si elle accepte de lui céder un seul pouce de mon territoire !

En ce printemps de l'année 326, aucun prince ne semblait pressé de se soumettre au conquérant. Porus encore moins que les autres ! Et il était bien décidé à repousser l'envahisseur qui s'approchait.

— Allons, soldats ! Les signes des dieux, que nos devins ont consultés, sont favorables ! Marchons ! lança Alexandre qui venait de franchir le fleuve Indus, aux portes de l'Inde, avec son armée.

« Favorables ? s'interrogèrent les soldats perplexes en examinant le ciel qui charriait de gros nuages noirs. Faut-il être devin pour savoir que nous sommes en pleine saison des pluies ? »

À contrecœur, ils se mirent en marche en direction de l'Hydaspe, le fleuve qui tenait lieu de frontière au royaume de Porus.

Les trombes d'eau, qui s'abattirent bientôt sur eux, eurent vite fait d'entamer leur courage. Elles embourbaient les chariots et gonflaient brutalement les cours d'eau qui leur barraient la route. Sans parler des moustiques et des serpents qui surgissaient de partout !

— Tout cela n'est rien à côté des éléphants de combat de Porus ! Ils nous attendent. Leurs trompes en frétille d'avance ! ricanaient les plus désabusés, d'un air grinçant.

À quoi pouvaient bien ressembler ces animaux que les soldats

n'avaient jamais approchés ? Ne racontait-on pas que leur force était prodigieuse ? Qu'ils écrasaient tout sur leur passage, qu'ils pouvaient même embrocher les ennemis avec leurs défenses ou les soulever du sol en les ceinturant à l'aide de leur trompe ?

— Cela est vrai, avaient reconnu des mercenaires récemment recrutés dans la région. Pour les combats, les éléphants portent sur leur dos des tours qui abritent les soldats. Derrière leurs grandes oreilles est assis un homme qui les dirige en leur donnant des coups de talon. Il s'agit du cornac. C'est lui qu'il faut viser en premier. Sans lui, les animaux ne peuvent plus s'orienter.

Ces paroles n'avaient guère rassuré les hommes d'Alexandre. Quand ils atteignirent les rives du fleuve, il était en crue et roulait avec furie des eaux terreuses et tourbillonnantes. Sur la berge opposée, Porus attendait. Il était à la tête d'une formidable armée de trente-cinq mille hommes, de trois chars de guerre. Ses deux cents éléphants étaient disposés en avant du front.

« Pas question de franchir le fleuve ici », pensa aussitôt Alexandre. Pour passer et surprendre Porus, il n'y avait qu'une solution : la ruse !

Pendant plusieurs jours, ses troupes feignirent de se préparer à traverser : elles se déplacèrent nuit et jour le long de la rive, allumèrent des feux, crièrent des ordres en tous sens pour tenir Porus en alerte. Quant à Alexandre, il fila. Avec plus de dix mille hommes, il s'enfonça vers le nord afin de découvrir un meilleur passage.

— Ici le fleuve est plus large et moins profond. On pourra passer à gué. L'île qui se trouve au milieu nous permettra de faire une pause, déclara Alexandre, depuis la berge où il s'était arrêté.

Dans l'obscurité de la nuit, un violent orage se déchaînait, zébrant le ciel de ses éclairs. Le roi enfourcha Bucéphale et prit la tête de la longue colonne. Il s'enfonça le premier dans les flots. Le courant était rapide et la tête des chevaux dépassait à peine le niveau des eaux en furie.

— Impossible, Alexandre ! hurlaient derrière lui ses cavaliers. Faisons demi-tour, sinon nous allons tous périr !

Dans la tempête, la voix du conquérant ne portait pas, mais qu'importe, c'était son exemple qui comptait ! Il avança, mètre après mètre dans les eaux noires, luttant furieusement avec le courant, et finit par échouer sur l'île avec son cheval fourbu.

Ses soldats peinèrent à le suivre. Leurs montures nageaient difficilement, hennissaient de peur, dérivèrent, mais la silhouette de Bucéphale qu'ils apercevaient au loin les aidait à progresser.

Au lever du jour, quand toute la troupe se retrouva massée sur la rive opposée, Alexandre ordonna avec impatience :

— Maintenant, il faut agir vite pour prendre Porus au dépourvu. L'effet de surprise doit être total. Préparez-vous à donner l'assaut !

Au moment où ils s'élançaient vers le camp ennemi, la partie de l'armée stationnée non loin de là, sur l'autre rive, commençait à traverser.

Porus comprit alors la ruse d'Alexandre et engagea avec fureur toutes ses forces dans la bataille.

Ses fils, d'abord, lancèrent l'assaut avec les chars. Dans la plaine détrempée par les pluies, ils patinèrent et s'embourbèrent : les archers à cheval d'Alexandre abattirent sans pitié les conducteurs.

Ce fut ensuite au tour des éléphants, disposés en ligne et montés par des guerriers armés de flèches et de javelots. Ils se mirent en marche, guidés par le hurlement des cornacs. Leur masse énorme faisait trembler le sol.

— Espacez-vous, ouvrez des couloirs pour qu'ils s'y engouffrent ! ordonnait Héphestion aux fantassins(37) d'élite qu'il commandait.

Alors que ceux-ci, armés de haches, cherchaient à couper les jarrets et les trompes des mastodontes, les archers et les lanceurs de javelots visaient les cornacs.

Le carnage fut terrible.

Barrissant(38) de douleur, les éléphants blessés s'effondraient. Ceux qui étaient privés de leurs guides s'affolaient : ils couraient dans tous les sens et piétinaient les soldats qui se trouvaient sur leur passage, y compris ceux de leur propre camp, incapables qu'ils étaient de les distinguer de leurs adversaires. Beaucoup d'hommes moururent écrasés. D'autres eurent les os brisés après avoir été projetés dans les airs. D'autres encore furent transpercés par les défenses pointues des animaux et criblés de blessures profondes.

L'éléphant de Porus, plus grand que les autres, dominait le champ de bataille. Les pattes couvertes de sang, il anéantissait tout sur sa route, pendant que son maître l'encourageait à grands cris et tirait des dizaines de javelots avec une force redoutable.

La bataille fit rage pendant des heures.

Alexandre, qui menait le combat sur les deux ailes, parvint à mettre en fuite la cavalerie de Porus et à prendre en tenaille les deux corps d'armée ennemie restants. Alors les Indiens redoublèrent leurs coups avec une énergie féroce. Ils étaient en train de livrer de furieux corps à corps quand soudain, ils aperçurent Porus, blessé à l'épaule, qui vacillait...

Aussitôt, l'armée indienne, frappée de stupeur, lâcha prise. Peu à peu, elle amorça son repli et fuit le champ de bataille jonché de cadavres.

Au milieu de cette terrible confusion, l'éléphant de Porus força

l'étonnement. Comprenant que son maître était en difficulté, il s'arrêta net. Lentement, il replia ses pattes de devant, puis celles de derrière, s'agenouilla et laissa glisser à terre le corps du roi indien.

Les soldats d'Alexandre firent quelques pas vers lui pour s'emparer du vaincu. Mais, à leur grande surprise, l'éléphant veillait. Il s'était relevé et protégeait le roi sous son ventre, empêchant quiconque de s'approcher en donnant des coups de trompe !

Peu après, des cornacs réussirent à l'éloigner et ils acceptèrent que des chirurgiens de l'armée victorieuse prennent soin du roi blessé.

Quelques jours plus tard, alors que Porus commençait à se rétablir, Alexandre demanda à le rencontrer. Il avait été frappé par le courage et la majesté de cet homme de soixante-dix ans qui s'était conduit comme un grand chef de guerre.

Quand il se trouva devant le vieux roi, sa noblesse et sa taille gigantesque l'impressionnèrent plus encore. Alexandre paraissait si petit auprès de ce géant qui mesurait près de deux mètres de haut !

— Salut à toi, Porus ! lui dit Alexandre, avec l'aide d'un interprète. Permets-moi de louer ton courage et de regretter sincèrement la mort de tes deux fils tombés sur le champ de bataille.

Face au silence du roi indien qui baissait lentement la tête, il lui ajouta :

— Comment désires-tu être traité ?

Porus attendit un long moment, puis il regarda Alexandre droit dans les yeux avant de répondre d'un air majestueux :

— Comme un roi !

Alexandre exécuta presque aussitôt sa demande. Il lui laissa son titre de roi, son palais, ainsi que le gouvernement des territoires dont il était à présent le maître. Le conquérant faisait ainsi preuve d'une générosité calculée. Porus n'était-il pas le mieux placé pour diriger cette région qu'Alexandre venait de soumettre ?

Le soir même, alors qu'Alexandre se trouvait sous sa tente, mettant par écrit tout ce qu'il venait de décider, le fidèle Héphestion s'approcha de lui. Comme à chaque fois qu'il avait une mauvaise nouvelle à lui apprendre, il se tenait droit, le visage figé et les lèvres pincées.

— Tu vas être consterné, Alexandre...

Le roi se retourna, inquiet.

— Par quoi, Héphestion ? Que veux-tu dire ? Parle, je t'en prie !

— Bucéphale, ton cheval, est très mal...

À ces mots, Alexandre se leva, se précipita vers l'endroit où se trouvait l'animal. Depuis qu'il avait été bousculé et blessé par un éléphant, Bucéphale était couché sur une litière de paille.

— Hier, quand je suis venu le voir, il semblait pourtant aller mieux ! dit tristement le roi en s'adressant à Philippe, son médecin.

Le chirurgien qui veillait sur le cheval depuis trois jours afficha un air grave.

— Oui, mais son état a brusquement empiré, voici quelques heures. Il semble beaucoup souffrir de ses blessures... Un de ses organes a été touché. Alexandre, ajouta-t-il en posant la main sur l'épaule du roi, tu dois te faire une raison...

Le souverain s'agenouilla alors aux côtés de son fidèle animal. Pendant deux jours, il resta auprès de lui sans le quitter un seul instant. De temps à autre, il le caressait doucement et pleurait, envahi par le remords.

— Moi qui m'étais promis de ne plus jamais te conduire sur un champ de bataille ! Je savais que tu étais vieux et fatigué... Pourquoi ne t'ai-je pas laissé tranquille ? répétait-il, pendant de longues heures.

À d'autres moments, le visage toujours baigné de larmes, il lui parlait à voix basse et lui rappelait toutes les aventures qu'ils avaient vécues ensemble, comme le ferait un vieil ami :

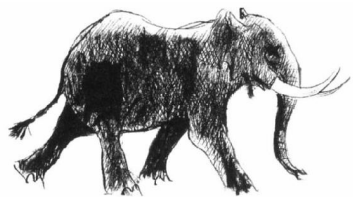
— Te souviens-tu, Bucéphale, de ce jour à Pella où je suis monté sur ton dos pour la première fois ? Tu faisais peur à tout le monde : tu étais si fougueux et moi si jeune ! J'avais à peine douze ans...

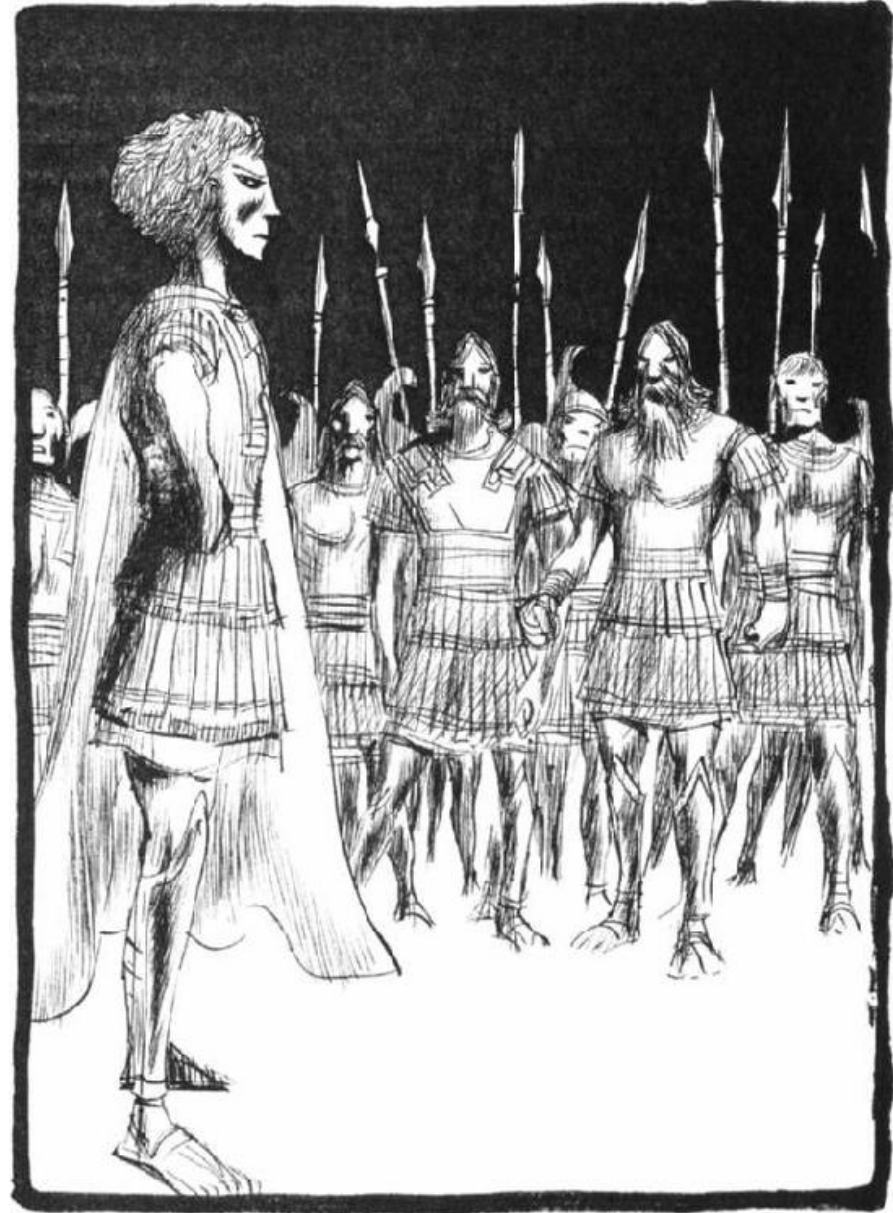
À l'évocation de ce souvenir, Bucéphale fit un mouvement de la tête et hennit faiblement, comme s'il voulait répondre. Épuisé par cet effort, il posa sa tête entre les bras de son maître et rendit son dernier soupir. Longtemps, Alexandre resta immobile, secoué par de violents sanglots.

Avant de repartir à la tête de son armée, le conquérant prit soin de faire construire un somptueux tombeau pour son cheval. Il ordonna aussi de fonder une ville en son souvenir.

— Elle portera le nom d'Alexandrie Bucéphale, annonça-t-il avec émotion, après avoir désigné son emplacement. Jamais un tel honneur n'aura été réservé à un cheval, pas même aux plus célèbres vainqueurs des courses d'Olympie(39) !

Tout près du champ de bataille, il fonda une autre ville qu'il appela Alexandrie Nicée(40) en souvenir de sa victoire sur l'armée de Porus. Quant à l'éléphant du roi vaincu, qui avait suscité tant d'admiration, il fut laissé à son maître et comblé d'honneurs. Les prêtres grecs le placèrent sous la protection du grand dieu Apollon(41) et firent garnir ses défenses de bracelets d'or.





IX

LE RÊVE BRISÉ

L'Inde ne se situait pas aux limites du monde connu. Les géographes s'étaient trompés. Depuis des mois, plus les soldats d'Alexandre avançaient sur ce territoire, plus ses frontières reculaient !

— Un océan circulaire à proximité d'ici ? Je n'en ai jamais entendu parler ! s'exclama le roi indien Phégée qui venait de se soumettre. Là-bas, vers l'est où tu veux aller, je connais bien les territoires que tu devras traverser : d'abord un grand désert, puis une immense forêt presque impénétrable, à nouveau un fleuve, le Gange, large de plusieurs kilomètres, et bien d'autres royaumes encore, peuplés d'innombrables guerriers ! Tu n'es pas au bout de tes peines !

Alexandre fronça les sourcils. Cet homme semblait dire vrai. Il allait falloir encore marcher, cheminer dans des contrées inconnues, affronter la faim et la soif et peut-être même batailler... Mais peu importait ! Que signifiaient plusieurs milliers de pas de plus, en comparaison des gigantesques distances parcourues depuis huit ans ?

Pourtant le roi devait convaincre ses généraux et pour ce faire, il les convoqua sous sa tente.

Ce soir-là, sanglés dans leurs uniformes, ils étaient tous présents : Héphestion, Cratère, Néarque, Séleucos, Ptolémée et Perdiccas. Quand ils étaient entrés, Sipitas avait bondi sur eux, la queue frétilante de joie. Mais ils n'avaient pas le cœur à rire. La pluie, qui s'abattait sur eux depuis deux mois, les minait, et ils savaient par avance ce qu'allait leur dire Alexandre.

— Mes amis, commença-t-il, d'un ton solennel, nous voici maintenant au cœur de l'Inde, un pays si lointain qu'aucun Grec, avant nous, ne l'avait atteint. Nous pouvons être fiers, car il s'agit là d'un exploit que l'histoire des hommes retiendra. Mais il nous reste

encore une dernière étape à franchir. Peut-être la plus glorieuse. Lorsque nous aurons traversé les derniers territoires, plus rien ne nous arrêtera jusqu'au Gange et les bords du fameux océan. La conquête d'un empire universel sera achevée et nous pourrons alors revenir dans notre patrie comblés d'honneurs... Et maintenant, chers généraux, les encouragea-t-il, je vous invite à me présenter le détail des opérations qui nous permettront d'atteindre notre but.

Alexandre attendait que l'un de ses hommes prenne la parole. Mais il se heurta à un silence absolu, interrompu par le seul bruit de la pluie et du vent qui faisait claquer la toile de la tente et paraissait assourdissant.

Ptolémée regarda ses compagnons avec intensité, puis il fit un pas vers Alexandre et se risqua à parler.

— Tu connais notre fidélité, Alexandre. C'est elle qui nous a menés jusqu'ici, et c'est elle qui nous permettra de te suivre là où tu as décidé d'aller. Tout cela ne fait aucun doute. Mais tes hommes, Alexandre, même s'ils te sont eux aussi fidèles, ne te suivront pas.

Alexandre, une carte dépliée à la main, sursauta et fixa Ptolémée qui continua, impassible :

— Ils sont à bout de forces, tu ne peux plus rien leur demander !

— À bout de forces ! s'exclama le roi. À bout de forces, alors qu'ils ont livré contre Porus la bataille la plus difficile, qu'ils ont conquis des villes, des peuples et leurs rois pour arriver jusqu'ici ?

— Eh bien, justement, ils ont tout donné ! reprit Perdicas. Tout ! Ils ne veulent plus marcher sous cette pluie torrentielle, patauger dans la boue, se battre contre les moustiques et les serpents. Ils ne veulent plus voir mourir leurs camarades au combat dans des souffrances atroces. Ils en ont assez de panser les blessures qui couvrent leurs pauvres corps amaigris. Ils en ont assez, Alexandre ! Assez ! Tu entends ?

— J'ai enduré les mêmes souffrances qu'eux. Moi aussi je peux en parler ! Comme eux, j'ai souffert du froid, de la faim, de la soif, de la pluie. Et les blessures ? s'écria Alexandre en dégageant ses vêtements. Mon corps est couvert de cicatrices ! Pensez-vous que j'ai été épargné ?

— Non, Alexandre, il ne s'agit pas de cela ! Et tu ne peux pas te comparer à eux. Ce que tu accomplis est exceptionnel. Mais ils ne peuvent comprendre ce qui te pousse à aller toujours plus loin. À quoi bon les richesses et les honneurs s'ils ne les partagent pas avec leurs familles, qu'ils ont tant envie de revoir ? À quoi bon un empire toujours plus grand si tu n'es pas là pour le diriger ?

Alexandre regarda ses compagnons avec tristesse. Ils parlaient juste, mais son orgueil démesuré l'empêchait de le reconnaître. Alors, il redressa les épaules, éclaircit sa voix et déclara :

— Il s'agit donc d'une révolte générale ! D'une révolte bien étrange où les généraux sont du même côté que la troupe...

— Non, tu fais fausse route ! l'interrompit brutalement Héphestion en haussant la voix.

Alexandre eut un mouvement de recul. Était-ce son ami le plus cher qui lui parlait ainsi ?

— Ce n'est pas une question de désobéissance, poursuivit Héphestion. Nous te suivrons partout, nous venons de te le dire. Mais tes soldats, regarde-les : ils souffrent ! Ils sont épuisés, accablés, et nous te répétons seulement ce qu'ils nous ont dit. Ils ne veulent pas aller plus loin.

Pour donner davantage de poids à ses paroles, Héphestion, le premier, tourna les talons, suivi de tous les autres. Alexandre les regarda partir et sentit une grande amertume l'envahir. Dès cet instant, son visage prit le masque des mauvais jours et il resta immobile, suffoqué par ce qu'il venait d'entendre.

Pendant trois journées entières, il refusa de sortir de sa tente. Il lutta contre lui-même, ressassant sa rancœur, incapable de prendre une décision. Il savait que ses hommes étaient exténués, mais il ne pouvait accepter de renoncer à son rêve de conquête universelle.

Les uns après les autres, Euriptine reprit les plateaux de nourriture intacte. Sipitas, qui avait été plusieurs fois repoussé par son maître, sommeillait dans un coin de la tente et Roxane se tenait près de son époux, sans pouvoir le consoler.

— Pourquoi t'entêtes-tu, Alexandre, lui demanda-t-elle d'une voix douce. Pourquoi refuses-tu de suivre les conseils de tes plus chers compagnons ?

— N'as-tu que cela à me dire ? lui répondit-il, grinçant.

— Prends pitié de tes soldats, Alexandre, tu leur dois cela. Laisse ton cœur s'ouvrir et écoute ce qu'ils te disent.

Ces conseils restèrent sans effet et Alexandre se replia davantage sur lui-même. Pleine de patience, Roxane ne désarma pas et revint à la charge :

— Si tu y tiens tant que cela, je suis prête à t'accompagner au bout du monde. Allons ensemble jusqu'à l'océan et achevons la conquête, toi et moi !

Alexandre sourit, attendri par une telle candeur.

— Non, ma chère Roxane. C'est impossible ! Comment pourrais-je me séparer de mon armée ? Pourquoi me condamne-t-elle à m'arrêter si près du but ?

— Tu as déjà tant gagné, Alexandre ! Tous les territoires que tu as conquis ne te suffisent-ils pas ? Tu es grand, et jamais un conquérant n'a soumis un empire aussi vaste. Est-ce renoncer à ta gloire que d'accepter ce que ton armée te demande ?

— Oui, Roxane, et c'est au-dessus de mes forces...

À ces mots, la jeune reine prit la main de son époux et la caressa longuement. Elle mesurait son impuissance devant cet homme habité par une force étrange qui le poussait toujours à vouloir l'impossible. Décidément, il ne ressemblait à aucun autre... Qui était-il vraiment ?

Au soir du troisième jour, Alexandre semblait avoir retrouvé un peu de sérénité. D'un pas lent, il quitta sa tente et alla consulter son devin.

Quand il revint, il découvrit l'énorme troupe de ses soldats qui l'attendaient, immobiles et silencieux, pour connaître sa décision.

Tous le regardaient, étreints par un fort sentiment d'angoisse.

Comme chaque fois que son armée se trouvait face à lui, Alexandre éprouva le puissant désir de trouver les mots pour la convaincre.

— Soldats ! leur dit-il. Vous êtes les meilleurs et jamais vous n'avez eu peur de l'inconnu ! Lorsque vous aurez conquis le monde...

— Non, Alexandre !

Le roi, stupéfait, s'interrompit brusquement. Il vit un soldat aux cheveux blancs fendre la foule et s'avancer vers lui.

— Non, Alexandre ! répéta-t-il.

— Critas !

Alexandre avait reconnu son vieux compagnon ; il promenait à présent un long regard incrédule sur le reste de la troupe.

— Oui, c'est moi, Critas qui te parle, dit le soldat d'une voix forte. Tous mes camarades m'ont désigné pour être leur porte-parole, car ils estiment que mon âge et mon expérience de soldat, commencée auprès de ton père Philippe, me donnent le droit de te dire la vérité. La plupart des Macédoniens qui sont partis avec toi, il y a huit ans, ne sont plus là. Ils sont morts ou ont été cantonnés, souvent contre leur gré, dans les garnisons des territoires que tu as soumis. Nous sommes aujourd'hui quelques survivants. Regarde-nous, Alexandre ! Nos vêtements sont déchirés et les sabots de nos chevaux sont usés par des marches sans fin. Nous n'avons qu'un désir : rentrer chez nous, pour revoir nos familles et notre patrie !

Un tonnerre d'applaudissements accueillit la fin de ce discours. Tous approuvaient Critas qui venait de dire haut et fort ce qu'ils pensaient depuis longtemps.

Alexandre comprit alors qu'il lui était impossible d'aller contre la volonté de son armée. Mais son immense orgueil l'empêchait encore de l'avouer. Il lui était impossible de perdre la face devant ses soldats ! Avec gravité, il reprit la parole :

— Je viens de consulter les dieux pour connaître leur volonté. Hélas ! les signes observés par nos devins sont défavorables. Comme il est impossible d'agir contre la volonté divine, j'ai décidé que nous allions rentrer. Nous rentrons. J'ordonne que vous prépariez le

départ !

Les devins baissèrent la tête. Ils savaient que les signes, qu'ils venaient d'observer dans les entrailles du bœuf sacrifié, manquaient de clarté. Ils savaient aussi qu'ils ne pouvaient pousser Alexandre à continuer sa route...

Quant aux hommes, ils avaient bien entendu : ils rentraient ! Aucun applaudissement, aucun cri ne retentit. Mais une poignante émotion serra les gorges et fit couler les larmes, des larmes qui roulèrent pendant de longs instants sur leurs joues creusées par le soleil, le vent et huit années de combat.

Ils pleuraient de soulagement, mais aussi de joie et de reconnaissance.

L'un des soldats s'approcha alors d'Alexandre et déclara :

— Merci d'accepter d'être vaincu par tes soldats et... par eux seulement !

Quand Critas, à son tour, s'approcha du roi, il comprit à son regard que le conquérant lui avait déjà pardonné. Sans un mot, ils s'étreignirent et mordirent tous deux leurs lèvres pour s'empêcher d'éclater en sanglots.

Quelques jours plus tard, l'armée leva le camp et prit la route du retour.

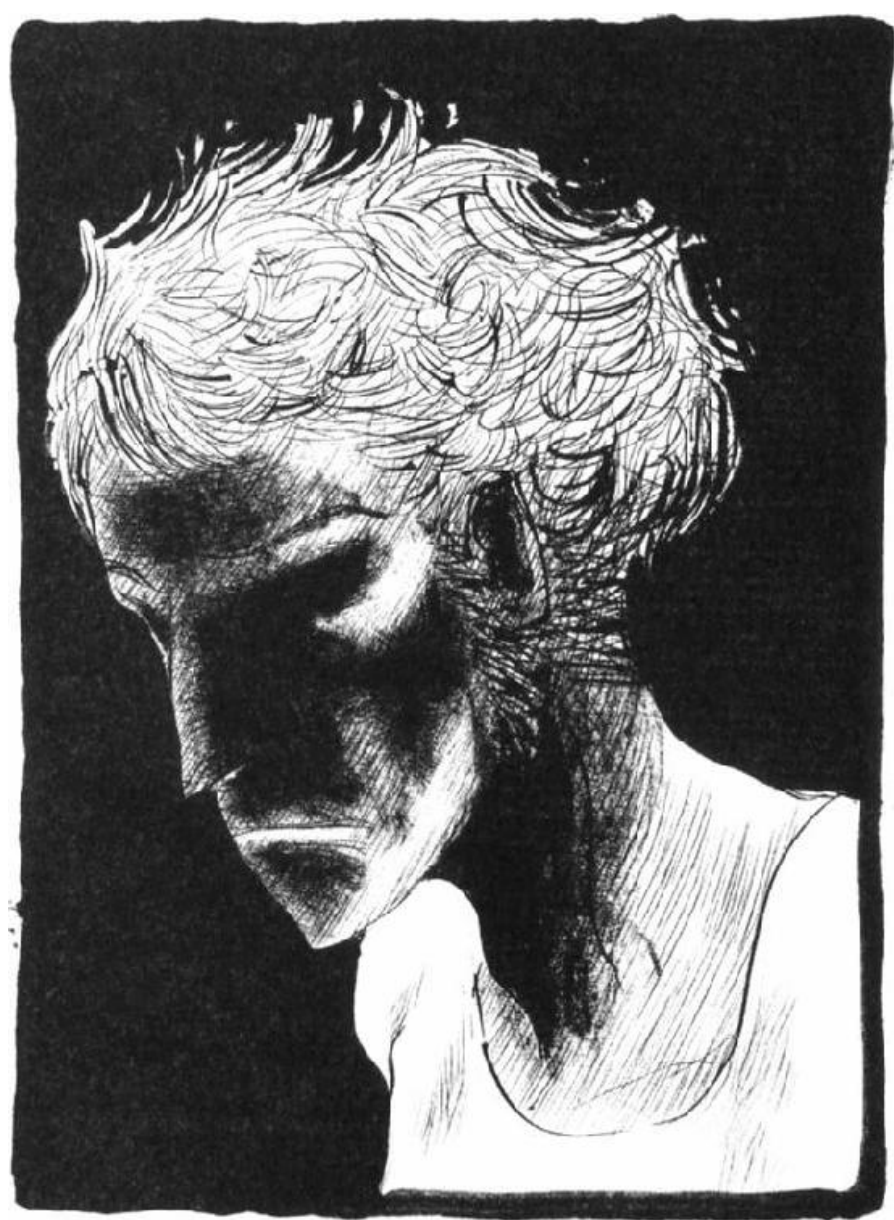
Alexandre avait ordonné la construction de douze monuments, consacrés aux douze dieux de l'Olympe. Ils marquaient les limites de sa conquête.

Mêlé à l'arrière-garde, il se retourna pour les regarder disparaître à l'horizon. Le roi suivait comme un simple soldat la troupe qui se dirigeait maintenant vers l'ouest et il fermait la marche le visage inondé de larmes.

Définitivement, il tournait le dos aux Indes et à son rêve.

Il fallut deux années à l'armée d'Alexandre pour revenir au cœur de l'Empire perse. Le retour fut long et difficile. Le roi divisa son armée en trois groupes afin qu'ils empruntent un trajet différent de celui de l'aller. Le gros des troupes, sous le commandement de Cratère, passa par le sud de l'Afghanistan. Les deux autres unités descendirent l'Indus jusqu'à son embouchure dans l'océan Indien. Alors que Néarque s'engageait avec sa flotte vers le golfe Persique pour rejoindre les capitales perses par la mer, Alexandre s'enfonçait avec vingt mille hommes dans le désert de Gédrosie. Il entamait une marche qui allait se révéler dramatique : la moitié de ses soldats périrent pendant cette traversée. En 324, Alexandre atteignit enfin Pasagardes, l'une des capitales perses.





X

BABYLONE, VILLE MAUDITE

En ce début d'hiver de l'année 324, tout souriait à Alexandre. Il n'était plus le chef craint et haï d'une armée assoiffée de conquêtes, mais le maître incontesté d'un immense empire qu'il restait à organiser et à gouverner.

En pénétrant à nouveau en Perse, qu'il avait quittée quelques années plus tôt, il savourait sa victoire.

— Gloire à Alexandre ! Gloire à notre empereur ! l'acclamait-on partout sur son passage.

À Suse, son entrée fut triomphale. Au son des trompettes, il défila avec panache à la tête d'une armée bien nourrie et équipée de neuf. Les plumes blanches au sommet de son casque volaient au vent et, par moments, il levait la main pour répondre aux acclamations.

Le clou du spectacle, ce n'était pas lui, mais le groupe d'éléphants qui suivait la troupe. Ils avançaient avec majesté, soulevant des nuages de poussière de leurs pas lourds, alors que leurs trompes se balançaient au rythme de la musique.

— Regarde, Alexandre, cette foule en liesse, lui fit remarquer Héphestion qui chevauchait à ses côtés, il n'y a plus ni vaincus, ni vainqueurs... Comme les choses changent vite !

Alexandre posa un regard bienveillant sur son ami. Ce cher Héphestion avait le don d'avoir les mêmes pensées au même moment !

— Oui, répondit-il. Et c'est pour cela qu'il me faut au plus vite consolider ma puissance. Les hommes font la conquête des empires, mais ce sont les femmes qui les gardent.

— Que veux-tu dire par là ?

— Qu'il n'y a rien de mieux que le mariage pour unir les peuples et renforcer les liens.

— Tu comptes te marier ? Et Roxane ? demanda Héphestion, les yeux écarquillés.

— Oui, j'ai décidé de prendre deux épouses comme l'admet la coutume perse : Staetira, la fille de Darius, et Parysatis, la fille d'un précédent roi... Roxane restera la reine. Elle sait que les rois ont des devoirs.

Alexandre s'arrêta de parler. Du haut de son cheval, il se penchait en avant, saluait encore la foule dense qui s'était massée aux abords du palais devant lequel le défilé allait bientôt s'arrêter.

— D'ailleurs, reprit-il, je ne serai pas le seul à me marier... Beaucoup de soldats ont eu des enfants avec des femmes perses. Elles sont à présent ici, il est normal qu'ils les épousent. Quant à mes proches compagnons, je leur ai choisi des princesses...

Les deux hommes mirent pied à terre et confièrent leurs chevaux à des gardes. Alexandre entraîna son ami à l'écart et lui dit avec un regard à la fois enjôleur et insistant :

— Tu sais que nos destins sont liés depuis toujours... Te rappelles-tu, Héphestion, quand nous étions jeunes à Pella, nous nous disions qu'il nous faudrait épouser deux sœurs ? Nous éclatons de rire à l'idée que nos enfants seraient des cousins ! Eh bien Staetira a une sœur qui s'appelle Drypétis. Elle est aussi belle qu'intelligente. Si tu la veux, elle est à toi !

Héphestion garda la tête penchée un moment. Jamais il n'avait imaginé qu'Alexandre lui ferait un jour une telle proposition ! Il se redressa et esquissa un vague sourire en haussant les épaules.

— Puisque tu l'as décidé, répondit-il, comment pourrais-je m'y opposer ?

Alexandre posa le bras sur son épaule, et après quelques instants de silence, il murmura en riant :

— Héphestion, nos enfants gouverneront le monde !

Les autres compagnons furent plus difficiles à convaincre. Ils renâclèrent en marmonnant : « Épouser des princesses perses ? Nous n'en avons aucune envie ! Et puis, qu'en ferions-nous ? Elles ne parlent pas un mot de grec, elles vont nous encombrer ! »

En les entendant ronchonner ainsi, Alexandre rit de bon cœur. Et il se dit qu'il fallait, au plus vite, donner des compagnes à ces vieux garçons grincheux et empotés !

L'affaire fut rondement menée.

Au printemps de l'année 324, plus d'une centaine de mariages furent célébrés le même jour, dans les jardins du palais de Suse, qui embaumaient le jasmin et la fleur d'oranger.

La fête fut grandiose. Neuf mille invités de marque se pressèrent sous une tente soutenue par des colonnes en argent, serties de pierres précieuses. Alexandre, assis sur un trône, avait le visage impassible des grands jours. Avec solennité, il présida la cérémonie, qui se

dérouta, comme il l'avait exigé, selon la coutume perse.

Face à lui, les futurs mariés, parés de leurs plus belles cuirasses, portant leurs casques scintillants sous le bras, prirent place dans des fauteuils, disposés sur plusieurs rangées. Au même instant retentit le son des trompettes pour annoncer l'entrée des fiancées.

En procession, vêtues de voiles et de longues tuniques flottantes à la mode perse, elles s'avançaient, majestueuses et intimidées, vers leurs fiancés.

Imitant le roi, chacun prit la main de sa future épouse et y déposa un baiser. Puis chaque couple reçut en cadeau une coupe d'or avec laquelle il devait faire une offrande de vin au dieu Zeus.

Alexandre, encadré de ses deux nouvelles épouses, souriait, avec un air de triomphe. Il venait d'accomplir la première étape de son grand rêve : unir l'Orient et l'Occident, pour que Grecs et Perses, ensemble dans un même empire, ne forment plus qu'un seul peuple.

— Et maintenant, place à la musique ! ordonna-t-il en frappant dans ses mains.

Pendant une nuit et un jour, le son des harpes babyloniennes et indiennes, ceux des flûtes et des timbales résonnèrent dans le palais et toute la ville. Les invités savourèrent une succession de plats plus délicieux les uns que les autres, servis par une armée d'esclaves. Quant au vin, il coulait à flots d'une grande fontaine et déliait les langues, empourprant les joues et déclenchant les fous rires. Avec l'arrivée des jongleurs et des acrobates, l'excitation fut à son comble !

Tout au fond du palais, dans une chambre reculée, Roxane, qui avait refusé d'être de la fête, était allongée en travers de son lit. Le visage baigné de larmes, elle se bouchait les oreilles. Par moments, elle hurlait de rage. À d'autres, elle pleurait de désespoir...

— Quand donc prendra fin cette mascarade ? Il m'est impossible de supporter plus longtemps ces rires idiots et cette musique stupide !

— Calme-toi, Roxane, lui répétait Euriptine de sa voix douce.

— Alexandre m'a trahi, répondait la reine avec rage. Comment pourrais-je faire bonne figure après cette humiliation ?

— Alexandre t'aime, il te reviendra ! Tu sais qu'il s'est marié par intérêt politique, et non par amour. Tu le sais bien, insistait-elle en caressant sa belle chevelure noire en désordre.

Roxane tourna la tête vers la fenêtre. Ces paroles l'apaisaient. Elle contempla longuement la nuit bleue étoilée. Puis, doucement, elle posa sa main sur son ventre, pensant à l'enfant qu'elle attendait depuis peu. Lentement, elle se laissa submerger par un profond sommeil. Elle était à présent forte de ce secret qu'elle se plaisait à garder au fond de son cœur.

Quelques mois plus tard, alors qu'elle était installée avec Alexandre dans le palais royal de la ville d'Ecbatane, Roxane se décida à lui parler de son état.

Un soir, elle posa tendrement sa tête sur la poitrine de son époux et lui confia :

— Je suis heureuse à présent que tu as installé Staetira et Parysatis dans le palais de Suse : elles sont loin de moi et je n'ai plus aucune raison d'être jalouse. Tu es tout à moi !

— Moi aussi, je suis heureux... Toutes les opérations militaires sont finies, j'ai uni les Grecs et les Perses par le mariage, et je me suis réconcilié avec mes soldats... La partie n'a pas été facile pour leur faire admettre des Perses dans leurs rangs, mais j'ai tenu bon ! Et puis, Roxane, j'ai un projet... Tu es la première à le connaître. J'ai en tête une nouvelle expédition !

Roxane se redressa, interloquée :

— Une nouvelle expédition ! Encore ! Mais tu es habité par le démon de la conquête, il ne te quittera jamais !

— Il s'agit cette fois de contourner l'Arabie, d'atteindre l'Égypte et de rentrer en Grèce par l'ouest, poursuivit Alexandre, indifférent aux remarques de sa femme. Puis il ajouta en riant : la boucle sera ainsi bouclée !

Roxane, qui n'y connaissait rien en géographie, avait beaucoup de mal à le suivre. Elle se demanda si le moment était bien choisi pour lui parler d'elle... Un court instant, elle hésita, puis elle se lança :

— Je ne sais pas si je pourrai t'accompagner, murmura-t-elle en se tordant les mains, car notre enfant sera né !

— Notre enfant ! Tu attends un enfant ? s'écria le roi.

La jeune femme lui répondit par un grand éclat de rire, en lançant sa tête en arrière.

— Roxane, c'est bien vrai ? lui demanda-t-il en la fixant dans les yeux.

Sans attendre, il la serra entre ses bras et la souleva du sol pour l'entraîner dans une folle ronde.

— Ainsi, tu vas me donner un fils ! s'écria-t-il ravi.

— Et si c'est une fille ?

— Impossible, Roxane ! Ça ne peut être qu'un garçon : Alexandre IV, tu imagines ?

Pendant toute la nuit, ils s'embrassèrent avec tendresse, parlèrent de la naissance, des fêtes qui la célébreraient, de l'enfant qui grandirait et du prince qu'il deviendrait...

Le lendemain matin, Alexandre se réveilla, illuminé de joie. D'un pas léger, il courut vers le stade de la ville où se déroulaient les jeux sportifs qu'il avait fait organiser en l'honneur de ses soldats. Pour l'occasion, trois mille athlètes étaient venus de Grèce et certains

étaient déjà sur la ligne de départ.

Le roi encourageait les concurrents en hurlant, quand soudain un messager fendit la foule et arriva haletant devant le roi.

— Alexandre, lui dit-il, Héphestion te demande, car il se sent bien mal... !

Sans hésiter, le roi quitta le stade et se précipita au chevet de son ami qui luttait contre des vertiges et des fortes nausées. Le médecin présent à ses côtés expliqua :

— C'est sans doute une indigestion. Son ventre est enflé et tendu. Il ira mieux dans quelques jours, à condition qu'il ne mange rien et qu'il boive de l'eau, beaucoup d'eau...

— Peut-être un peu de vin quand même..., murmura Héphestion qui avait encore la force de plaisanter.

Trois jours plus tard, sa fièvre avait baissé. Il se sentit assez robuste pour rejoindre Alexandre au stade où une course de chevaux très attendue devait se disputer.

— Es-tu sûr que cela est raisonnable ? lui demanda avec inquiétude son serviteur alors qu'il lui jetait un manteau sur les épaules.

Héphestion n'eut pas le temps de répondre. Pris brutalement de vertige, son visage devint d'une pâleur effrayante. Il tituba, tenta de gagner son lit et s'écroula sur le sol. Mort.

À l'annonce de la nouvelle, un silence impressionnant tomba sur le palais d'Ecbatane. Personne n'osa approcher Alexandre qui se terrait dans sa chambre.

Presque fou de chagrin et de désespoir, il fit couper ses cheveux⁽⁴²⁾, décréta le deuil dans tout l'empire, et donna l'ordre d'exécuter le médecin Glaucos qui avait été incapable de soigner son ami. Il voulut qu'Héphestion soit incinéré dans la plus belle capitale de l'empire, à Babylone, où auraient lieu, quelques mois plus tard, ses funérailles. Il ordonna d'y faire construire un énorme bûcher.

Au début de l'année 323, alors que le vent du désert soufflait en rafales, Alexandre s'approchait de la ville. Arrivé à quelques kilomètres de ses remparts, des devins l'arrêtèrent pour le mettre en garde :

— Les signes du ciel sont défavorables, Alexandre. N'entre pas à Babylone, car tu n'en sortiras pas vivant.

Le roi esquissa un mouvement de surprise, puis se tournant vers son devin attitré :

— Qu'en penses-tu, Aristandre ?

— Je pense que tout appartient à la volonté des dieux et qu'il est difficile de s'y opposer.

Alexandre hésita et décida de poursuivre sa route. Depuis quelques mois, il était devenu presque indifférent à son destin ! Que valait la

vie sans son cher Héphestion ?

La ville de Babylone chassa quelque peu son chagrin. Elle était si fascinante par sa taille et sa démesure : ses cinq murailles circulaires, son pont gigantesque qui enjambait l'Euphrate, sa porte monumentale recouverte de briques bleues, la grande allée qui menait au palais, ses jardins suspendus et les ruines de la tour(43) qui avait jadis été si haute !

Installé dans son immense palais, Alexandre se plongea à corps perdu dans une activité fébrile : il reçut des ambassadeurs venus du monde entier pour lui rendre hommage, fit construire un gigantesque bassin fluvial capable de recevoir cinq cents navires, inaugura une nouvelle flotte...

En mai de l'année 323, le bûcher funéraire d'Héphestion fut prêt. Une armée de charpentiers, de décorateurs et de sculpteurs y avait travaillé pendant des mois. Haut de cinq étages, il était couvert d'or, et du socle au sommet, les peintures et les sculptures représentaient des archers, des aigles, des lions des éléphants qui se livraient un gigantesque combat en l'honneur du défunt. Jamais on n'avait vu une pareille construction !

Quand le corps embaumé d'Héphestion fut hissé en haut du bûcher, Alexandre donna l'ordre d'y mettre le feu.

Devant la foule à la fois effrayée et fascinée par le spectacle, il regarda sans réagir les flammes qui envahissaient progressivement la construction. D'ici quelques heures, elle serait réduite en cendres. Une intense mélancolie le submergea. Son cher ami n'était plus. Il s'en était allé à tout jamais.

L'amour de Roxane et son ventre qui grossissait le sortirent peu à peu de la torpeur dans laquelle il avait sombré. Il s'occupait des préparatifs de son expédition vers l'Arabie et multipliait les banquets où il mangeait et buvait sans retenue.

Un soir, au début du mois de juin, en revenant de chez Néarque, il se coucha la tête lourde et se réveilla fiévreux. La date du départ de l'expédition fut reculée.

Inquiète, Roxane fit appeler Philippe, le médecin d'Alexandre. Quand il arriva au chevet du roi, sa fièvre était tombée, mais le lendemain, elle était à nouveau remontée :

— Tu as déjà été malade en dix ans de campagnes ! Tu es robuste, le rassura Philippe ! Ce n'est pas une petite fièvre comme celle-là qui va m'inquiéter ! Dans quelques jours, tu paraderas à la tête de ton armée !

Mais l'état d'Alexandre ne s'améliora pas. Incapable de tenir debout, il reçut ses généraux au lit. Bientôt, il ne parvint même plus à parler.

— Sauve-le, je t'en supplie ! implora Roxane éperdue en se jetant aux pieds du médecin.

Philippe, qui avait jusque-là affiché beaucoup de confiance, eut du mal à cacher son impuissance : les courants d'air frais, les bains froids, les infusions à la myrte, les breuvages à base de feuilles de vigne rouge ou les cataplasmes aux graines de moutarde... Rien n'y faisait.

Un soir, un énorme vacarme retentit jusque dans la chambre du malade. Euriptine, qui humectait le front du roi, prit peur et demanda à Critas, qui se trouvait à ses côtés, d'aller voir.

— Ce sont les soldats, dit le vieil homme en revenant. Ils menacent d'enfoncer la porte du palais, si nous les empêchons d'entrer. Je leur ai dit de venir les uns après les autres... Ils y tiennent, ajouta-t-il en jetant un regard implorant vers Roxane.

Quand il vit ses hommes prêts à défiler devant lui, Alexandre tenta de se redresser. À chacun d'eux, il adressa un regard, fit un signe de la tête ou un geste de la main. Quand, en dernier, Critas se pencha vers lui, le visage creusé par le chagrin, Alexandre lui serra le poignet, puis lâcha prise. Sa tête retomba d'épuisement sur le lit. Quelques heures plus tard, il balbutia quelques mots entre ses lèvres brûlantes, avant de fermer doucement les yeux pour toujours.

Alexandre venait de mourir, à Babylone. Il n'avait pas encore trente-trois ans.

Dès l'annonce de la mort d'Alexandre, probablement suite à une crise de paludisme(44), ses généraux décidèrent de faire transporter son corps en Macédoine. Ils ordonnèrent la construction d'un char funèbre grandiose, qui fut décoré d'or, d'écaille et de pierres précieuses par des artistes venus de Grèce. Il était si lourd qu'il fallut soixante-quatre mulets pour le tirer !

Le corps d'Alexandre n'arriva jamais en Macédoine. À la suite d'un coup de main organisé par Ptolémée, il fut finalement enterré à Alexandrie, en Égypte, où on ne l'a jamais retrouvé. Aujourd'hui encore, les archéologues le recherchent... Après la disparition du conquérant, ses généraux se disputèrent âprement le pouvoir, et l'empire éclata en plusieurs royaumes.

Quant à Roxane et à son fils, Alexandre IV, leur sort fut tragique. Trop gênants, car susceptibles de revendiquer tôt ou tard l'héritage d'Alexandre, ils furent tous les deux froidement assassinés.

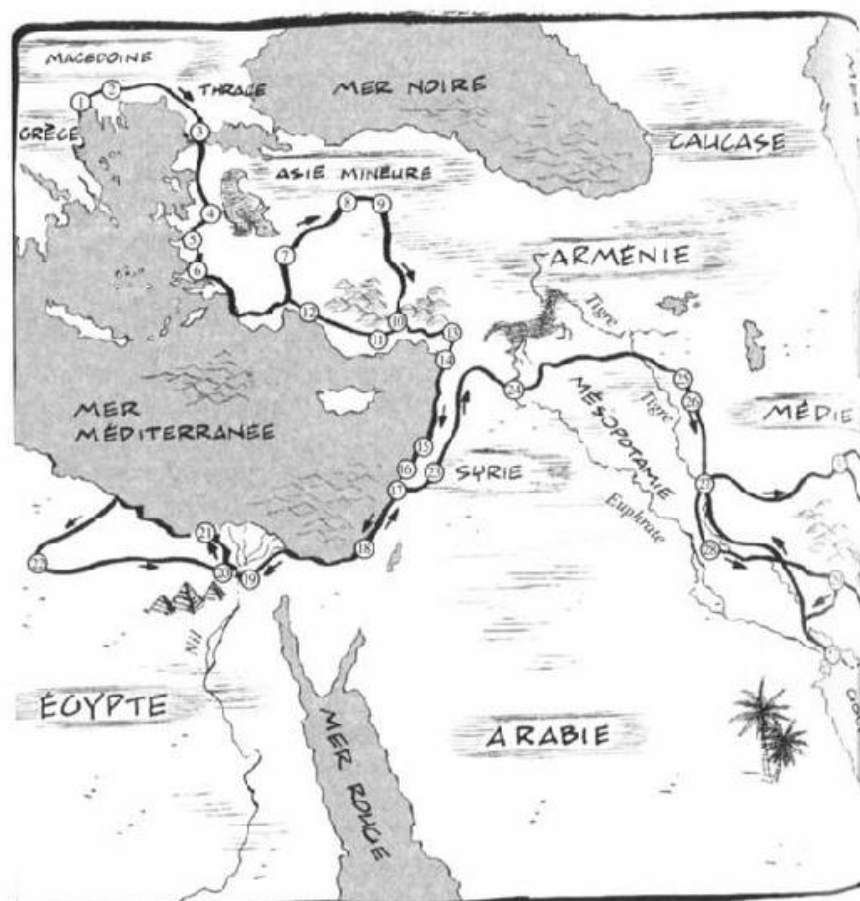


LES GRANDES DATES DE LA VIE D'ALEXANDRE

AVANT J.C.

Naissance 356	d'Alexandre, fils de Philippe II de Macédoine et d'Olympias.
344	Alexandre réussit à dompter le cheval Bucéphale.
336	Assassinat de Philippe II. Alexandre devient roi de Macédoine
Printemps 334	son armée débarquent en Asie Mineure.
Septembre 334	du Granique. Alexandre est vainqueur des généraux de Darius.
Printemps 333	son et visite de son temple.
Novembre 333	Victoire des Grecs sur les armées de Darius III qui prend le fuite.
Septembre 332	
Octobre 332-331	l'Égypte.
	Fondation d'Alexandre.
Début 331	Gaugamèles.
	Victoire d'Alexandre.
330	Construction de Persépolis et assassinat de Darius III ; exécution de Philotas et de son père Parménion.
328	Fondation d'« Alexandre-du-bout-du-monde ». Alexandre tue Cleitos.
327	Mariage d'Alexandre et de Roxane.
Mai 326	Des rives de l'Hydaspe, Alexandre inflige une défaite au roi indien Porus.
Été 326	de l'armée. Alexandre est obligé de faire demi-tour.
325	versée dramatique du désert de Gédrosie. Sous le commandement de Néarque, la flotte explore le Golfe persique.
Mars 324	Suse.
	Alexandre épouse Parysatis et Stateira.
Octobre 324	Phéon, l'ami d'Alexandre.
Boyd 323	Alexandre à Babylone.

LE PÉRIPLE D'ALEXANDRE LE GRAND



- ① Fella
- ② Amphipolis
- ③ Sestos
- ④ Sardes
- ⑤ Ephèse
- ⑥ Halicarnasse
- ⑦ Kelainai
- ⑧ Gordion
- ⑨ Ancyre
- ⑩ Tarse

- ⑪ Soloi
- ⑫ Side
- ⑬ Issos
- ⑭ Myriandros
- ⑮ Byblos
- ⑯ Sidon
- ⑰ Tyr
- ⑱ Gaza
- ⑲ Héliopolis
- ⑳ Memphis

- ㉑ Alexandrie
- ㉒ Ammonion
- ㉓ Damas
- ㉔ Thapsaque
- ㉕ Gaugamèles
- ㉖ Arbèles
- ㉗ Opis
- ㉘ Babylone
- ㉙ Suse
- ㉚ Persépolis

———— Trajet d'Alexandre
 - - - - - Voyage de retour de Néarque
 Voyage de retour du reste de l'armée



- | | | |
|----------------------|-------------------|---------------|
| ① Pasagardes | ④① Aornos | ⑤⑤ Bucéphalie |
| ② Ecbatane | ④② Bactres | ⑤⑥ Nicée |
| ③ Hagai | ④③ Nautaca | ⑤⑦ Sangala |
| ④ Hécatompyles | ④④ Marucanda | ⑤⑧ Alexandrie |
| ⑤ Zadracarta | ④⑤ (Samarcande) | ⑤⑨ Patala |
| ⑥ Artacana | ⑤⑥ Alexandrie-du- | ⑤⑩ Rambacia |
| ⑦ Alexandrie (Hérât) | bout-du-monde | ⑤⑪ Pura |
| ⑧ Phra | ⑤⑦ Peukela Otis | ⑤⑫ Ormuz |
| ⑨ Alexandrie | ④⑦ Aornos | ⑤⑬ Alexandrie |
| ⑩ Drapsaca | ④⑧ Taxila | |

POSTFACE

ALEXANDRE ENTRE HISTOIRE ET LÉGENDE

L'épopée d'Alexandre a toujours fasciné. L'Histoire est jalonnée de grandes figures de conquérants qui le prennent pour modèle et cherchent à marcher dans ses traces.

Jules César, pénétrant en Gaule pour la soumettre en 53 av. J.-C, n'a-t-il pas dit, en pleurant, qu'il n'était rien à côté d'Alexandre, puisqu'à son âge, celui-ci avait déjà conquis le monde !

L'exploit d'Alexandre est hors du commun. Il lui a fallu des qualités exceptionnelles de chef de guerre et de meneur d'hommes pour entraîner dans son sillage près de cent mille personnes et leur faire parcourir plus de dix-huit mille kilomètres en onze années de campagnes militaires. Au bout de marches épuisantes, d'embuscades meurtrières, de terribles batailles rangées et de sièges interminables, il y eut la conquête d'un empire immense qui s'étirait d'est en ouest sur plus de quatre mille cinq cents kilomètres !

Le résultat est étonnant, puisque le parcours d'Alexandre, jusqu'au Pakistan ou en Ouzbékistan, est jalonné par la construction de routes et la fondation de villes où la civilisation grecque a été importée. On y parlait grec, on s'habillait à la grecque, on payait avec des pièces d'or ou d'argent et on érigait des temples en l'honneur des dieux des conquérants.

Cet empire si vaste n'aurait jamais vu le jour si Alexandre n'avait pas eu un sens politique aigu, le poussant sans cesse à composer avec les vaincus. Ainsi a-t-il gardé tous les fonctionnaires locaux à leurs postes à condition qu'ils se soumettent à son autorité. Il conserva la division en provinces de l'ancien Empire perse et sa fiscalité. À la cour, il adopta les usages des souverains déchus : il se tint sur un trône coiffé de la couronne perse, s'entoura d'une garde personnelle à la

manière du roi Darius, et alla même jusqu'à exiger que l'on se prosternât devant lui comme le faisaient les Orientaux avec leurs rois. Mais il fit plus encore. Il se posa en véritable champion de l'intégration et jeta les bases d'une fusion entre les peuples en incorporant des Perses dans les rangs les plus prestigieux de l'armée et en organisant un gigantesque mariage qui unit en grand nombre ses soldats à des jeunes filles perses.

Alla-t-il trop loin ? Alexandre n'avait pas le choix. Ses hommes, dix mille au départ, n'étaient pas assez nombreux pour contrôler tous les territoires conquis. Et puis tout cela n'était-il pas le meilleur moyen de garantir la paix et l'unité de l'empire naissant ? Ce calcul politique et cet idéal généreux échappèrent aux soldats dont le malaise grandit. Ils acceptèrent difficilement ces mesures, et se sentirent trahis. Combien de fois Alexandre dut-il déployer tous ses talents d'orateur pour convaincre ses hommes et leur redire l'attachement qui le liait à eux ? Pourtant certains osèrent s'opposer à lui ouvertement, alors que d'autres conspirèrent ou se révoltèrent. Comme Alexandre ne supportait ni contradiction ni résistance, il se montrait impitoyable. Avec cruauté, il élimina les fortes têtes en laissant sa fureur se déchaîner contre elles.

Mais qui était vraiment Alexandre ? Difficile à dire...

Un personnage exceptionnel et complexe aux multiples facettes. Dévoré par une immense ambition, il était poussé par une énergie, une audace peu communes et servi par une ténacité sans bornes. À certains moments, il fit preuve de générosité, d'humanité et de respect. À d'autres, il se montra coléreux, insensible et violent. Nourri de culture grecque, il possédait une grande ouverture d'esprit et une curiosité étonnante pour les nouveaux pays où il posait le pied. À ce titre, n'est-il pas l'un des premiers grands explorateurs de l'Histoire qui a apporté son lot de découvertes et contribué grandement à la connaissance de notre monde ?

De la culture grecque, il a surtout retenu les exploits des dieux et des héros auxquels il s'identifiait. Ne récitait-il pas par cœur des passages entiers de l'*Illiade* et l'*Odyssée* d'Homère ? D'où sa conviction intime d'avoir un destin hors du commun qui le plaçait au-dessus de tout.

Quoi qu'il en soit, sa vie est difficile à reconstituer avec exactitude. De tous les écrits rédigés par ceux qui ont connu Alexandre, comme ceux de Callisthène, Ptolémée ou Néarque, il ne reste aujourd'hui presque rien. C'est sur leurs témoignages que s'appuyèrent de nombreux auteurs de l'Antiquité pour livrer leur propre version des événements. Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien, Quinte-Curce et Justin publièrent ainsi des biographies d'Alexandre, entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le II^e siècle après notre ère, soit plusieurs centaines

d'années après la mort du roi macédonien. Leurs récits sont émaillés d'épisodes extraordinaires, invraisemblables, qui tiennent plus de la légende que de la réalité. Même si on les recoupe, il est bien difficile de démêler le vrai du faux !

Dans le récit que je livre ici, beaucoup de ces épisodes sont évoqués : le dressage de Bucéphale, le nœud tranché à Gordion, la fondation d'Alexandrie, la prédiction dans l'oasis du désert égyptien, la malédiction de Babylone... Pour rendre Alexandre plus proche et plus vivant, je l'ai entouré aussi de personnages, comme Pénélope, Euriptine, Critas, le savant Thessalos ou le perroquet Crition... purs produits de mon imagination. Je me suis efforcée de respecter l'histoire tout en laissant une part à la légende. À mon sens, c'est de cette façon-là que le personnage continuera d'interpeller, d'étonner... et de subjuguier.

Dominique Joly est auteur jeunesse spécialisée en Histoire. Elle a déjà écrit une cinquantaine d'ouvrages dont trois sur Alexandre le Grand, un personnage qui n'a jamais cessé de la fasciner. Depuis longtemps, elle se plaît à imaginer celui qui fut à la fois roi, héros dans la lignée de la mythologie, conquérant inégalé et explorateur avant tous les autres. Un meneur de troupes capable d'exploits inouïs, mais aussi un homme simple, accessible, traversé par des doutes et des passions qui le rapprochent de nous.

Dominique Joly

Dominique Joly est auteur jeunesse spécialisée en Histoire. Elle a déjà écrit une cinquantaine d'ouvrages dont trois sur Alexandre le Grand, un personnage qui n'a jamais cessé de la fasciner. Depuis longtemps, elle se plaît à imaginer celui qui fut à la fois roi, héros dans la lignée de la mythologie, conquérant inégalé et explorateur avant tous les autres. Un meneur de troupes capable d'exploits inouïs, mais aussi un homme simple, accessible, traversé par des doutes et des passions qui le rapprochent de nous.

FRANTZ DUCHAZEAU PUBLIE DEPUIS
DOUZE ANS DANS LA PRESSE PUIS
POUR DES ÉDITEURS COMME BARGAUD,
MILAN, NATHAN OÙ IL A FAIT ENTRE
AUTRES, LA NUIT DE L'INCA, GILGAMESH,
ET ALEXANDRE LE GRAND, SINON QUAND
IL NE DESSINE PAS, IL VOIT SES COPAINS
ET IL VOYAGE, ET C'EST DÉJÀ PAS MAL,



1 Macédoine (voir carte) : petit royaume situé au nord-est de la Grèce. Il s'agrandit au détriment des régions voisines et domine peu à peu la Grèce.

2 Cratère : grand récipient en terre cuite où l'on mélangeait le vin et l'eau.

3 Philippe avait mené pendant de longues années des guerres contre les royaumes voisins pour agrandir son territoire. Surtout, il avait soumis les grandes cités grecques (Athènes, Thèbes et Corinthe), si fières de leur indépendance.

4 Empire perse : voir carte.

5 Yeux vairons : yeux aux couleurs différentes. Alexandre avait un œil bleu et l'autre marron.

6 Olympias : première femme du roi Philippe et mère d'Alexandre. Fatigué par ses intrigues incessantes, le roi de Macédoine l'avait répudiée et s'était aussitôt remarié. Olympias éprouvait une solide rancœur contre lui.

7 Avant de se marier au roi Philippe de Macédoine, Olympias était prêtresse du temple dédié à Zeus sur l'île de Samothrace. Elle y organisait des cérémonies avec des serpents, car cet animal est l'attribut de Zeus.

8 Depuis le IV^e siècle av. J.-C., les cités grecques situées sur la côte occidentale d'Asie Mineure étaient soumises aux Perses. Les plus importantes étaient Éphèse, Milet, Halicarnasse, Priène. Un siècle plus tôt, les Perses avaient attaqué à plusieurs reprises les Grecs sur terre et sur mer, lors des guerres Médiques. Depuis cette époque, dans toute la Grèce, on ne parlait que de vengeance.

9 Mercenaires : soldats, souvent étrangers, payés pour faire la guerre.

10 Archers crétois : soldats originaires de Crète, regroupés dans un corps d'armée particulier, qui maniaient l'arc avec beaucoup d'habileté.

11 Phalange : unité de base de l'armée macédonienne. Elle se composait de 256 hommes armés chacun d'une lance.

12 Achille : héros de la guerre de Troie dont les exploits sont racontés par Homère dans *L'Iliade*.

13 Asie Mineure : partie de l'Asie la plus proche de l'Europe qui correspond à la Turquie actuelle.

14 L'Empire perse comptait plusieurs capitales où s'élevaient les palais de l'empereur : Suse, Babylone, Persépolis, Ecbatane.

15 On appelle ainsi le roi des Perses, surnommé aussi « le roi des rois ».

16 Joug : pièce de bois servant à atteler les animaux au char.

17 Cet épisode est à l'origine de l'expression « trancher le nœud gordien », qui signifie résoudre une affaire compliquée.

18 Colonnes d'Hercule : les Grecs désignaient par cette expression le détroit de Gibraltar, situé à l'ouest de la Méditerranée.

19 Côte phénicienne : côte de la Syrie et du Liban actuels (voir carte).

20 La vieille ville de Tyr se trouvait sur le continent, tandis que la nouvelle était bâtie sur une île au cœur de la baie.

21 Sceau : cachet de cire portant la signature de l'expéditeur.

22 Talent : monnaie de la Grèce antique.

23 Apis : dieu égyptien adoré sous la forme d'un taureau sacré. À leur mort, les taureaux sacrés étaient embaumés et placés dans un tombeau.

24 Plus tard, on appela cette tour « phare », du nom de Pharos où elle était construite. Haute de 134 mètres, elle était considérée comme l'une des sept merveilles du monde antique.

25 Devin : celui qui prédit l'avenir en interprétant des signes.

26 Oracle : pour connaître leur avenir, les Grecs interrogent les dieux, qui répondent par des messages ou oracles interprétés par des prêtres.

27 Pythie de Delphes : prêtresse du temple d'Apollon à Delphes, en Grèce, chargée de délivrer les oracles du dieu.

28 Callisthène : chroniqueur de l'expédition d'Alexandre. C'est à partir de ses notes et de ses témoignages que les historiens ont pu connaître la vie du conquérant.

29 Mortel : terme utilisé par les Grecs pour distinguer les hommes, condamnés à mourir tôt ou tard, des dieux qui sont « immortels ».

30 Prostrations : les Perses avaient coutume de se prosterner devant leur roi et Alexandre voulait que ses sujets fassent de même, ce que les Grecs refusèrent.

31 Aristote : philosophe grec auquel Philippe fit appel pour l'éducation d'Alexandre. Il lui enseigna la grammaire, la musique, la géographie, la géométrie et l'art de gouverner.

32 Les nouvelles sont portées par des soldats qui viennent de Pella, la capitale de la Macédoine, à dos de cheval ou de chameau de course.

33 Alexandrie Eschaté : « Alexandrie du bout du monde ». Il s'agit de l'actuelle Tachkent, capitale de l'Ouzbékistan.

34 C'est à partir de ces spécimens et des comptes rendus qui les accompagnent qu'Aristote a entrepris sa grande *Histoire des animaux*, un remarquable ouvrage d'observation scientifique, le premier du genre, qui rassemblait, en les énumérant et en les décrivant, tous les animaux connus du monde.

35 Une coudée équivaut à 44 centimètres. Treize coudées représentaient près de 6 mètres.

36 Le citronnier, l'abricotier et le riz ont été introduits en Europe à la suite de l'expédition d'Alexandre.

37 Fantassins : soldats qui combattent à pied.

38 Barrir : pousser le cri de l'éléphant.

39 Aux jeux d'Olympie, les chevaux participaient à des épreuves, notamment aux courses de chars.

40 Alexandrie Nicée : ville située au Pakistan actuel. Nicée vient du grec niké qui veut dire victoire.

41 Apollon : dieu de la beauté, de la musique et de la poésie.

42 Se couper les cheveux : un geste que les Grecs accomplissaient en signe de deuil.

43 La tour de Babylone : plus connue sous le nom de tour de Babel. Dédiée au dieu de la ville, elle était au VI^e siècle av. J.-C., la plus haute tour du monde.

44 Paludisme : maladie transmise par un moustique vivant dans les régions chaudes et marécageuses, qui donne de fortes fièvres.